

JOURNAL

L'ITINÉRAIRE

Rien dans les mains, rien dans les poches, mais un journal dans la tête

La médaille d'Or
quand on n'a pas
d'argent?

Myriam Bédard

et

Zathalie Lambert

Deux championnes

à NAGANO



VOLUME V, NUMÉRO 02 • MONTRÉAL • FÉVRIER 1998



Visitez L'itinéraire sur le Web



<http://itineraire.educ.infinet.net>



Visitez notre site Web...
 bourré d'information et de textes inédits!
<http://itineraire.educ.infinet.net>

L'itinéraire est produit et vendu en majeure partie par des sans-emploi, des personnes itinérantes, ex-itinérantes ou toxicomanes, dans le but de leur venir en aide et de permettre leur réinsertion future sur le marché du travail.

Pour chaque exemplaire vendu à 2 dollars, 1 dollar revient directement au vendeur. Les profits de *L'itinéraire* servent à financer les coûts de production du journal, les projets de réinsertion sociale, et le *Café sur la rue*, destiné aux personnes itinérantes.

Pour toute information concernant la distribution ou les camelots de *L'itinéraire*, communiquez avec Mme Josette Bouchard au (514) 525-5747.



LES PERSONNES
 QUI DÉSIRENT
 VENDRE
L'ITINÉRAIRE SONT
 INVITÉES À SE
 RENDRE AU
 CAFÉ SUR LA RUE,
 AU 1104, RUE
 ONTARIO EST.
 (COIN AMHERST)



1907, rue Amherst, Montréal (Québec) H2L 3L7
 Tél.: (514) 597-0238 Fax: (514) 597-1544

E-mail: itineraire@videotron.ca
 Site internet: <http://itineraire.educ.infinet.net>

Plus de la moitié de cette publication est rédigée par des personnes ayant connu le milieu de l'itinérance. Les articles écrits par des journalistes pigistes professionnels portent la mention «collaboration spéciale». Enfin, les propos tenus dans les pages de *L'itinéraire* n'engagent que la responsabilité de leur auteur.

La formation professionnelle des travailleurs(euses) au journal *L'itinéraire* a été rendue possible grâce entre autres aux appuis de la SQDM, la CDEC du Plateau Mont-Royal/ Centre-Sud, la ville de Montréal, la Régie régionale de la Santé Montréal-Centre et l'UQAM.

Des entreprises impliquées

Vidéotron fournit déjà les branchements Internet et la Fondation de la Famille Samuel et Saidye Bronfmann a contribué financièrement pour les rénovations de la salle informatique. Hydro-Québec et AXA Canada Tech vont donner des ordinateurs.

L'itinéraire sollicite les institutions financières, les entreprises ou toutes personnes désireuses de soutenir le projet du Café électronique.

Nous avons besoin d'aide, pour cette première année de démarrage du projet, afin de déboursier des frais fixes (loyer, électricité, assurances, etc.) de 600 dollars par mois. Le projet doit s'autofinancer l'année suivante, mais cette année, sans subvention, c'est *tuff*.

Voulez-vous nous aider? Appelez Serge Lareault au

597-0238

ou envoyez vos dons à l'ordre du
 Groupe communautaire *L'itinéraire*
 avec la mention: Café électronique.



On a besoin de vous

Le Café offre de bons petits repas, pas chers, à des gens démunis. Les bénévoles et employés sont en réinsertion sur le marché du travail et apprennent avec un cuisinier.

Avant de jeter vos vieilles affaires, pensez à nous!

Nous avons besoin d'un congélateur, four à micro-ondes, robot-culinaire, mixette.

Le Café sur la rue recueille toujours les minis laveuses-sécheuses pour aider des femmes en difficulté.

Appelez Denise au 525-5747



caferue@videotron.ca

**Venez surfer
 au Café électronique,
 1104 Ontario Est.
 Seulement 1\$/heure
 pour naviguer sur le Net
 dans une ambiance amicale,
 avec une bonne bouffe.**

Merci

aux institutions financières
 suivantes qui ont déjà con-
 tribué afin que les frais fixes
 du Café électronique soient
 assurés en 1998.
Joignez-vous à elles.

Caisse populaire
 des Faubourgs de Montréal

Caisse populaire
 Saint-Esprit de Rosemont

Caisse d'économie
 des Syndicats Nationaux



Conseil d'administration du Groupe communautaire *L'itinéraire*:

Président: Mario Lanthier.
Vice président: Jean Lesieur.
Secrétaire: Réjean Mathieu.
Trésorier: Guy Lapointe.
Conseillères: Claudette Godley,
 Micheline Lefebvre, Gabrielle Girard.
Comité de direction: Alain Demers,
 Serge Lareault, Josette Bouchard, Denise English.

Équipe de production du journal

Rédacteur en chef: Serge Lareault.
Adjoints à la rédaction: Bryan Dionne, Cylvie Gingras.
Collaborateurs: Gina Mazerolle, Claude Brûlé, Cathy Bazinet,
 Rebecca Stacey.
Illustrateurs: Pol Mall, André-Philippe Côté.
Photographe: Gabrielle Girard.
Relations publiques: Gabrielle Girard.
Révision: Jean-Paul Baril, Cylvie Gingras, Guy Boulanger,
 Marie-Nicole Cimon.
Mots-croisés: Gaston Pipon.
Infographie: Jocelyne Sénécal, Serge Lareault.
Distribution: Josette Bouchard (coordonnatrice),
 Michèle Wilson, Michel Desjardins, Mario Lanthier.
Imprimeur: Hebdo Litho.
Tirage: 15 000 exemplaires vendus par des itinérants et des
 sans-emploi dans les rues du centre-ville de Montréal.

Administration du groupe

Administrateur: Alain Demers.
Publicité: Éric Cimon.
Secrétaire-comptable: Sylvie Boos.
Levée de fonds: Serge Lareault
Coordination du Café sur la rue: Denise English.
Resp. Café électronique: Serge Lareault (coord.),
 Roger Bélanger, Richard Baribeau, Sébastien Langlais (animateurs).

L'itinéraire est membre de la **NASNA** L'Association
 nord-américaine des journaux de rue

Son tirage est certifié par



AMECO Association des
 médias écrits
 communautaires
 du Québec
***L'itinéraire* est
 entièrement recyclable**



Quand une grande partie du Québec devient sans-abri

LES VRAIS AU SECOURS DES NOUVEAUX

ÉRIC CIMON ET SERGE LAREAULT

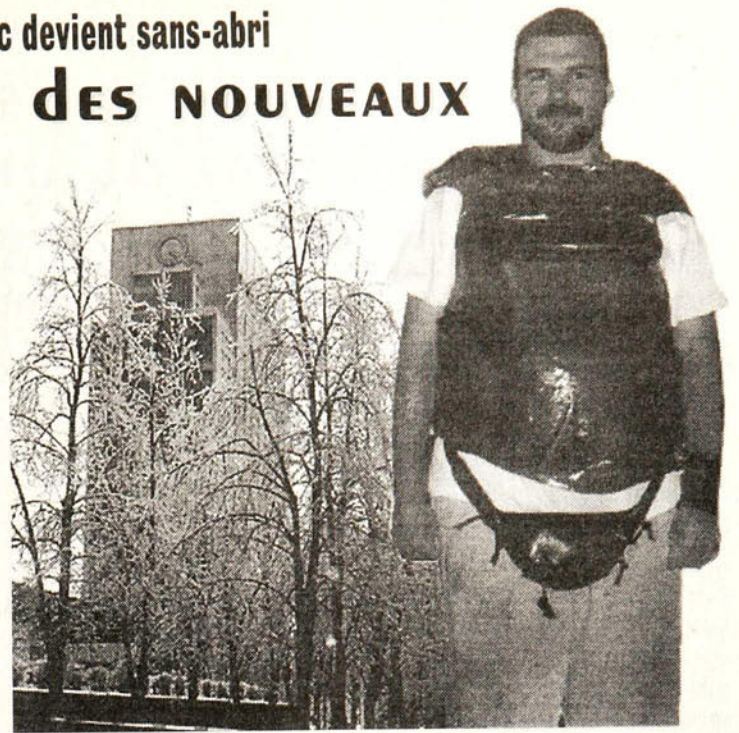
Nous devons bien raconter nous aussi notre anecdote concernant la tempête de verglas qui a fait des milliers de sans-abri pendant plusieurs jours. La population saura-t-elle retenir une leçon de ce terrible épisode? Plus de deux millions de Québécois et Québécoises ont expérimenté la vie de sans-abri. Ils ont compris combien il est pénible de passer plusieurs jours sans prendre sa douche, de vivre dans un dortoir, dans la promiscuité, de ne pas manger à sa faim, et de vivre de longues heures au froid.

À Montréal, au pire de la tempête de verglas et des pannes d'électricité, plus de 1 200 personnes se sont retrouvées au Palais des congrès. Parmi elles, de vrais itinérants de la Maison du Père et des pensionnaires du Refuge des jeunes qui étaient eux aussi dans le noir et au froid. Des gens paniqués arrivaient de partout, transis de froid et déboussolés par le chambardement provoqué par la tempête.

Les employés des loisirs de la Ville de Montréal ont bien géré la crise, mais leur nombre était loin d'être suffisant. Ils se sont vu aidés par un très grand nombre de bénévoles qui, spontanément, venaient

offrir leurs services. Des bénévoles qui ne comptaient ni leur temps, ni leurs efforts pour rendre confort et sécurité aux sinistrés. C'est lorsque la Sécurité civile a demandé aux organisateurs de prendre note des coordonnées des bénévoles que l'on s'est rendu compte que parmi les meilleurs bénévoles et les plus assidus, se trouvaient des usagers de la Maison du Père, ou du Refuge. Ils étaient calmes et efficaces, habitués à ce genre de situation. Pour eux, ce n'était qu'une journée de sans-abri comme une autre, peut-être un peu plus mouvementée, et au cours de laquelle ils pouvaient mettre à profit leur expérience de «survivants»!

Ils étaient mêlés à tous, incognito, mais donnaient des conseils aux autres. Lors de la prochaine catastrophe naturelle, on saura qui aller voir pour demander conseil!



Danny, du Refuge des jeunes, est un de ceux qui a passé de longues heures auprès des sinistrés du Palais des congrès.

Collecte de vieux Macintosh



L'Itinéraire offre la possibilité aux gens de la rue d'acquérir de la formation en informatique et de s'initier à Internet. Nous avons plein de projets pour leur ouvrir de nouveaux horizons... mais nous manquons de matériel.

**Avant de jeter vos vieux Macintosh, appelez Serge Lareault, à L'Itinéraire
Téléphone: (514) 597-0238.**

Nous avons également besoin de techniciens bénévoles, Macintosh ou PC.

Ça peut aider bien du monde!

Sommaire

Les effets du climat sur votre humeur...
p. 4

La taxe à l'échec pour les étudiants
p. 6

Le sport selon L'Itinéraire
p. 7-19

Denis et Martin Brodeur, champions de père en fils? p. 12

Ce que pensent les Boys des Olympiques
p. 16

Les mésaventures de Pierre Falardeau p. 20

Gagnez un chandail du Canadien: Concours le hockey dans la rue
p. 17

La bioclimatologie humaine

PAR LES TEMPS QUI COURENT, JE TE DIRAI DE QUOI TU SOUFFRES...

CATHY BAZINET

Collaboration spéciale

Au Québec, la météo n'a jamais autant défrayé les manchettes qu'en ce début de l'année 1998. Si on peut se vanter de connaître plusieurs climats, de l'été torride à l'hiver glacial - en passant par la tempête de verglas - les effets des changements climatiques sur les habitants de la Belle Province sont manifestes. Que les conditions atmosphériques influencent l'humain, c'est connu depuis fort longtemps: «Qui connaît l'origine des vents, du tonnerre, des temps, celui-là sait d'où viennent les maladies», affirmait déjà Paracelse, célèbre médecin et philosophe du XVI^e siècle. Aujourd'hui, la bioclimatologie humaine tente de donner ses lettres de noblesse à une science longtemps boudée par le milieu médical.

Si nous sommes tous physiquement ou psychologiquement assujettis aux caprices de Dame Nature, des études révèlent qu'environ 30 % des individus réagissent de façon marquée aux brusques changements de température, de saison, de climat. Si c'est votre cas, c'est que vous êtes un «météosensible». Émotifs et nerveux, ces «météosensibles» présentent un certain déséquilibre du système sympathique et parasympathique, régulateurs du système nerveux.

La bioclimatologie humaine

C'est dans les vieux pays qu'on retrouve le plus grand intérêt pour la bioclimatologie, contrairement à l'Amérique qui trouve un peu farfelu de s'intéresser à l'influence des astres sur les humains. «Il

semble qu'en Amérique du Nord, on se penche plus sur les possibilités technologiques et pharmaceutiques. Si la cause de la maladie est le temps, il est impossible de le contrôler. Donc, pour eux, ça ne vaut pas la peine de se diriger dans cette direction. En Europe centrale, il y a une philosophie médicale différente, on utilise un modèle plus holistique qui tient compte de l'être humain dans son ensemble», souligne Denis Bourque, météorologue et co-fondateur du Réseau canadien de la météorologie médicale avec l'omnipraticien torontois John Bart.

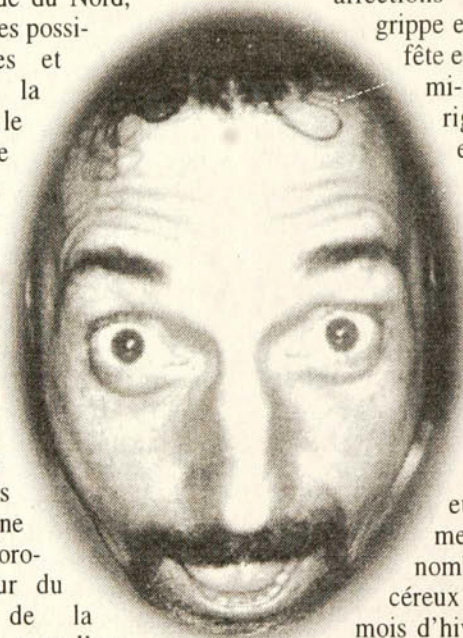
Au Canada (et en Amérique du Nord), seul le Réseau canadien, établi à Toronto, s'intéresse officiellement à la question. «Le Réseau est un centre de références où peuvent être consultées près d'un millier de recherches ou d'observations en biométéorologie», indique M. Bourque.

Selon certaines observations européennes, il existe des périodes où plusieurs symptômes sont exacerbés. Par exemple, c'est au printemps qu'on enregistre le plus de migraines, de maux de tête, de dépressions et de suicides. C'est le changement de saison, conjugué aux périodes d'ensoleillement et à la pression atmosphérique, qui est le principal agent de perturbation. Les

affections virales, comme la grippe et les oreillons, font la fête entre la mi-janvier et la mi-février; les conditions rigoureuses de l'hiver en sont les premières responsables. Et les romantiques qui croient que le mois de la Saint-Valentin est celui du cœur seront déçus d'apprendre que c'est celui des appendicites!

Si les chercheurs européens ont également observé qu'un nombre important de cancéreux sont nés durant les mois d'hiver, ce n'est toutefois pas le climat le plus chaud ni le plus froid qui a le plus d'effet sur la santé... mais plutôt celui qui est ponctué d'écarts brusques et marqués de température. Notre climat québécois en dents de scie y répond parfaitement! «Même si elles sont imperceptibles, les variations brusques du thermomètre - on parle d'une variation de 10 degrés - infligent un stress élevé à l'organisme pour maintenir la température du corps, par exemple. Ce genre de stress peut ensuite avoir des répercussions sur les fonctions du corps», explique M. Bourque.

Il existe également un lien significatif entre la chaleur et la mortalité, en particulier dans des villes nordiques comme Montréal, Ottawa et Toronto. Selon le professeur Kalkstein, du département de cli-



Dans la rue,
avec le monde



Confédération des syndicats nationaux

427, rue de la Commune Est
Montréal (Québec)
H2Y 1J4

ab

Accueil Banneau Inc.

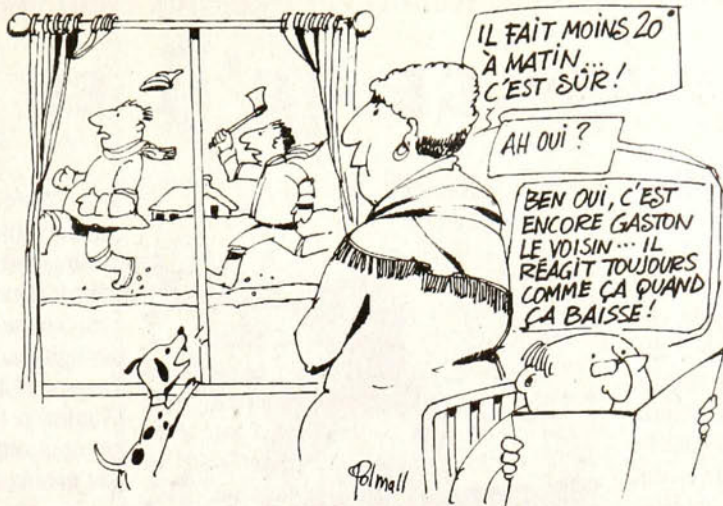
Téléphone: (514) 845-3906
Télécopieur: (514) 845-7019

matologie de l'Université du Delaware, lors d'un été moyen à Montréal, près de 70 décès sont directement attribuables au climat (le seuil critique se situe autour de 28 degrés Celsius). «Ce chercheur a démontré que la mortalité augmente en fonction de la durée de la vague de chaleur, plus que de son intensité, et selon le degré d'humidité et la période de l'année. Une vague de chaleur a plus de répercussions sur la santé en juin qu'en août, car à la fin de l'été, l'organisme a eu le temps de s'acclimater», précise M. Bourque.

Quel dangereux vent vous amène?

En Israël, céphalées, nausées et irritabilité débutent 12 heures avant l'arrivée du sharav, un vent du désert particulièrement virulent, entraînant les mêmes méfaits que la plupart des vents chauds et secs. Comment agit-il sur l'organisme? Les chercheurs israéliens ont découvert que ce vent s'accompagne d'une ionisation positive de l'atmosphère deux fois plus élevée que la normale. Bref, il y a de l'électricité dans l'air! «Les chercheurs croient que ce déséquilibre ionique pourrait être à l'origine des modifications biochimiques importantes chez les "météosensibles", comme la production excessive d'adrénaline ou une hyperactivité de la glande thyroïde.»

La réputation de ce vent est telle que, dans certains cas, les juges locaux, avant de rendre leur sentence, vont jusqu'à s'enquérir des conditions météorologiques qui prévalaient au moment du délit. Le sharav pouvant alors constituer une circonstance atténuante!



Les hauts de Hurlevent

Quelques chercheurs croient que les vibrations infrasonores des hurlements de certains vents auraient une action nocive sur le système nerveux central. On dit même qu'ils rendent fou et font grimper la courbe des crimes et des suicides. Pas étonnant que les plaintes d'Éole résonnent dans bon nombre de films d'horreur!

Autant en emporte le vent...

Doyen de la faculté de médecine de l'Université de Montréal, le Dr Patrick Vinay ajoute que la vitesse du vent a un effet venturi dans le nez. C'est-à-dire qu'il se crée un vide dans les narines causé par le passage trop rapide de l'air. «Ce vide empêche une partie de l'air de descendre dans les poumons et diminue l'oxygénation du sang. Un vent qui souffle fort est donc un facteur de risque pour les gens qui ont un problème cardiaque.»

Thérapie solaire...

Évidemment, connaître les ennuis que peut causer le climat n'élimine pas le problème médical mais, pour Denis Bourque, permet aux médecins de rassurer les patients sur l'aggravation de leur symp-

tômes. «Le milieu médical peut alors mieux préparer les urgences dans les hôpitaux quand on sait d'avance que tel temps augmente les risques de crises cardiaques.»

Et pour ceux et celles pour qui l'hiver est synonyme de profonde dépression (malgré les nombreuses visites au salon de bronzage!) vous pouvez envisager d'aller vous faire dorer la couenne sous des ciels plus cléments. Mais le plus difficile, c'est de faire avaler à votre patron qu'il s'agit là d'un voyage strictement thérapeutique...

Vous avez besoin d'un(e) conférencier(ère)

ayant connu le monde de la rue et la drogue pour parler de sujets tel l'itinérance, la toxicomanie, l'estime de soi, la réinsertion sociale ou encore l'impact des nouvelles technologies et du travail sur la vie des gens de la rue. Nos conférenciers s'adressent à des publics de tous âges, étudiants, associations, etc. Un tarif horaire raisonnable est demandé.

Renseignements:
Serge Lareault
(514) 597-0238



Caisse populaire Desjardins des Faubourgs de Montréal

Siège social :
1399, rue Ontario Est,
Montréal, Québec H2L 1S2

Tél: (514) 524-3051
Fax: (514) 524-9566

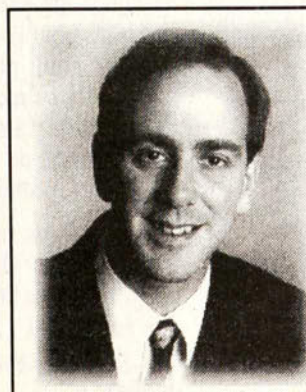
Centre de services aux entreprises:
1662, rue Ste-Catherine est
Montréal, Québec H2L 2J4

Centre de services:
2422, boul. de Maisonneuve Est
Montréal, Québec H2K 2E9

Tél: (514) 521-5551
Fax: (514) 521-2511

Tél: (514) 521-5551
Fax: (514) 527-8147

André Jean
Directeur général



Réal Ménard, Député
Hochelaga-Maisonneuve

4036, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H1W 1T2
Tél.: (514) 283-2655
Fax: (514) 283-6485

La taxe à l'échec scolaire nuit-elle aux étudiants?

APPRENDRE CE QU'IL EN COÛTE

CATHY BAZINET

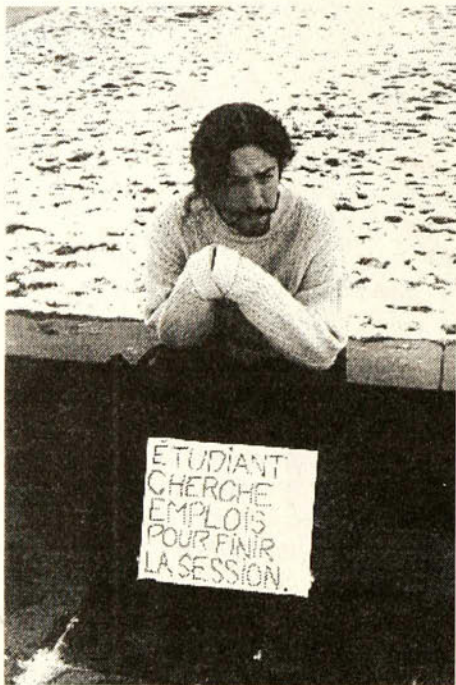
Collaboration spéciale

Investir dans l'éducation, c'est le plus beau cadeau que peut s'offrir une société. Pourtant, aux dires de la Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ), avec sa nouvelle taxe à l'échec, la ministre de l'Éducation, Pauline Marois, est en train d'hypothéquer l'avenir de plusieurs étudiants du collégial. Le gouvernement, selon les étudiants, investit encore dans la répression plutôt que de proposer des solutions d'aide afin que les jeunes réussissent leurs études. «L'accès au savoir est-il encore un droit ou est-il en voie de devenir un privilège?», se questionnent les associations étudiantes.

Votée et appliquée au début de l'année scolaire 97-98, la taxe à l'échec est le nouveau cheval de bataille du ministère de l'Éducation pour améliorer le rendement des étudiants du réseau collégial. Contraints de payer des frais spéciaux de 2 \$ de l'heure pour chacun des cours échoués à un même trimestre (à l'exception du premier cours) pour avoir le droit de s'inscrire à la session suivante, les étudiants seront-ils plutôt incités à décrocher?

Pour la Fédération étudiante collégiale du Québec, c'est environ 20 000 étudiants qui seront touchés par la mesure. Et, déjà, les chiffres qui émergent du premier trimestre sont alarmants. Par exemple, au cégep André Laurendeau, c'est 27% des étudiants qui devront payer la taxe à l'échec et se partager une addition plutôt salée... de 200 000 \$! À Bois-de-Boulogne, un collège réputé très fort, 500 étudiants devront s'acquitter d'une facture globale de 95 000\$. À Matane, un petit cégep de 120 étudiants devront payer la somme astronomique de 23 000 \$! «Les étudiants en ont assez, lance Sonia Goulet de l'Association étudiante du cégep André Laurendeau. On est en train de mobiliser tout le monde pour faire pression auprès du gouvernement. Il y aura sûrement une grève vers la fin du mois de février.»

Pour Jean Couture, analyste financier à la direction des Finances et de l'Équipement de l'Enseignement supérieur, il est encore trop tôt pour dresser le bilan



des conséquences de cette mesure. Mais on peut se questionner sur l'impact de ce nouveau fardeau financier sur les étudiants déjà fortement endettés. «C'est évident que ça va encourager le décrochage. J'ai des amis dont les parents n'accepteront pas de payer pour leurs échecs. Je crois que ça va les inciter à laisser tomber les études pour travailler», souligne Sonia Goulet.

Une affaire d'opinion

Pierre Cadieux, directeur des études au cégep André Laurendeau, croit que la taxe à l'échec aura des effets positifs à partir de l'an prochain: «Ça va apprendre aux étudiants à se responsabiliser, à se désinscrire à temps... Il y en a qui n'ont rien à faire au cégep, c'est un service à leur rendre que de les écarter du système. Il y a des étudiants qui prennent sept ans au lieu de deux ans pour compléter leur diplôme. Ces gens-là multiplient les échecs. Cette mesure va permettre d'éliminer les insouciants et de faire prendre conscience de l'importance de la réussite chez certains étudiants», prétend-il.

«On nous sert souvent cet argument, indique Sonia Goulet, et pour en avoir le cœur net, on a fait une étude. Il s'est avéré que seulement 1,6% de ces étudiants prenaient plus de cinq ans pour terminer leur diplôme.»

Avec les compressions budgétaires qui déciment les réseaux scolaires, les étudiants bénéficient-ils encore d'un encadrement adéquat et de services adaptés à leurs besoins? «On a dû s'ajuster aux coupures, mais on a réussi à ne pas toucher aux services aux étudiants, soutien M. Cadieux. On a maintenu les centres d'aide et on a seulement fait des petites coupures au niveau des conseillers en orientation.»

Une affirmation que s'empresse de nuancer l'association étudiante: «Ça nous fait rire parce que les Centres d'aide sont financés par notre association. La direction voulait même faire payer l'agenda aux étudiants, mais on a réussi à l'offrir gratuitement.»

Du côté de l'orientation scolaire, le cégep André-Laurendeau compte deux aides pédagogiques individuelles (API) pour 2 900 étudiants! «Il n'y a plus grand chose d'individuel là-dedans! On a qu'un seul orienteur. D'ailleurs, il a dû faire le travail d'un API - victime des compressions - et les rendez-vous des étudiants qui entraînent à l'université au mois de janvier étaient échelonnés jusqu'au mois de février!», raconte Mme Goulet.

L'argent ne fait pas l'étudiant

Au Ministère de l'Éducation, on a tenu à préciser que le gouvernement tenait compte des étudiants moins bien nantis qui font face à une nouvelle charge monétaire. On augmente tout simplement le montant du prêt alloué, en fonction du nombre d'échecs du cégépien. «C'est un cercle vicieux. L'étudiant a un plus gros prêt, il a donc une plus grosse dette à laquelle il faut rajouter les intérêts et il n'a même plus le droit de faire faillite! En plus, il est exclu du réseau collégial tant qu'il n'a pas payé la note...», déplore Sonia Goulet.

Toutefois, certains collèges sont plus souples, comme c'est le cas à André-Laurendeau, et peuvent proposer des modalités de paiement qui conviennent mieux à la bourse des cégépiens: «On tient compte de la situation de l'étudiant. S'il vit un deuil, on lui accorde un incomplet. S'il a des difficultés financières, on va lui proposer de payer en plusieurs versements», explique M. Cadieux.

Le Parti québécois a la mémoire courte...

Le mécontentement des étudiants est compréhensible. Le milieu étudiant se serait attendu à plus de solidarité du Parti québécois - alors sous la férule de Jacques Parizeau - qui déclarait, en 1994: «L'imposition de frais de scolarité basés sur l'échec scolaire constitue une brèche inacceptable dans le principe de la gratuité des études collégiales. Cette mesure, qui frapperait le quart des cégépiens, ne contribuera en aucun cas au renforcement de la réussite et à l'accélération des études. Au contraire, cette taxe à l'échec, cette mesure punitive, risque de mener à l'exclusion d'un plus grand nombre de jeunes et de plus, elle aggravera le phénomène de l'allongement des études, les étudiants étant incités à suivre moins de cours pour maximiser leurs chances de réussites.»

De plus, le Conseil supérieur de l'éducation, dans un avis rendu public en 1992, recommandait à la ministre de l'Enseignement supérieur et de la Science de considérer prioritairement l'augmentation de la diplomation aux études supérieures et de viser à ce que d'ici l'an 2000, au moins 60 % des Québécois aient obtenu un diplôme d'études collégiales avant l'âge de 25 ans. La FECQ considère qu'il est peut-être temps pour Pauline Marois de retourner faire ses devoirs puisque sa taxe à l'échec ne justifie ni la fin ni les



SERGE LAREAULT
RÉDACTEUR EN CHEF

En ce mois où tous les regards sont tournés vers le Japon, l'un des pays les plus riches de la terre, et où un nombre important de nations s'opposent amicalement à grands frais (l'équivalent de la dette de plusieurs pays pauvres...), votre journal de rue décide de s'en mêler et de donner sa vision des Jeux Olympiques d'hiver de Nagano.

Ce n'est pas que le sport passionne le rédacteur en chef de L'itinéraire, bien au contraire. J'ai toujours été nul en ce domaine, comme si la tête voulait aller dans une direction, et le corps dans l'autre.

Mais nous pouvons comprendre que certains en soient véritablement passionnés. Cependant, les Olympiques, c'est souvent l'occasion pour les pauvres que nous sommes, de constater que le sport n'est vraiment pas accessible à tous. Et les Olympiques, malgré tout le côté extraordinaire qu'apportent les compétitions et les records de plus en plus durs à battre, démontrent trop souvent que l'esprit initial de l'athlétisme est quelque peu... commercialisé.

Les derniers Jeux Olympiques d'Atlanta ont démontré à quel point le faste olympique ne tolère pas la pauvreté. Les itinérants de cette ville du sud des États-Unis ont largement écopé de cette intolérance. Les journaux de rue américains ont fait part des cas d'expulsion et d'arrestation de sans-abri. Une loi avait même été votée pour les empêcher de dormir sur les bancs publics.

Obtenir l'or



QUAND ON N'A PAS D'ARGENT

Le sport que l'on glorifie tant et qui devrait permettre à tous de compétitionner à chance égale n'est pas une réalité de ce monde. On regrette les premiers athlètes de l'Antiquité qui compétitionnaient tout nus dans les stades grecs. Aujourd'hui, les tout nus n'auront pas la chance de se rendre à Nagano, car ceux qui y seront auront le nec plus ultra des équipements Nike, Reebok ou autres.

Et au cœur de cette festivité fort coûteuse, personne ne mentionnera évidemment la dernière étude américaine qui démontre que tous ces équipements, les espadrilles surtout, ne valent pas le quart du prix auquel ils sont vendus et ne font pas plus l'affaire qu'une marque méconnue.

L'itinéraire a rencontré pour vous deux championnes des plus modestes, Myriam Bédard et Nathalie Lambert, qui nous parlent des coûts du sport, de leur expérience et des sacrifices qu'elles ont dû faire pour parvenir au faite de la gloire. Avant d'obtenir l'or, elles ont dû penser aux questions d'argent. Elles nous expliquent leurs choix parce que, justement, elles n'avaient pas les moyens financiers qu'exige la réussite olympique.

Mais si les Olympiques sont pour nos dieux modernes, les riches, les mortels que nous sommes avons tout de même un sport national: la survie. Comme d'habitude, L'itinéraire vous présente des gens aux réalités plus modestes, aux activités sportives peut-être moins "glamour", mais qui ont assurément un cœur d'or.

Le réseau d'aide

Aux personnes seules
et itinérantes de Montréal

180, rue Ste-Catherine Est
Montréal (Québec)
H 2 X 1 K 9
Téléphone: (514) 879-1949



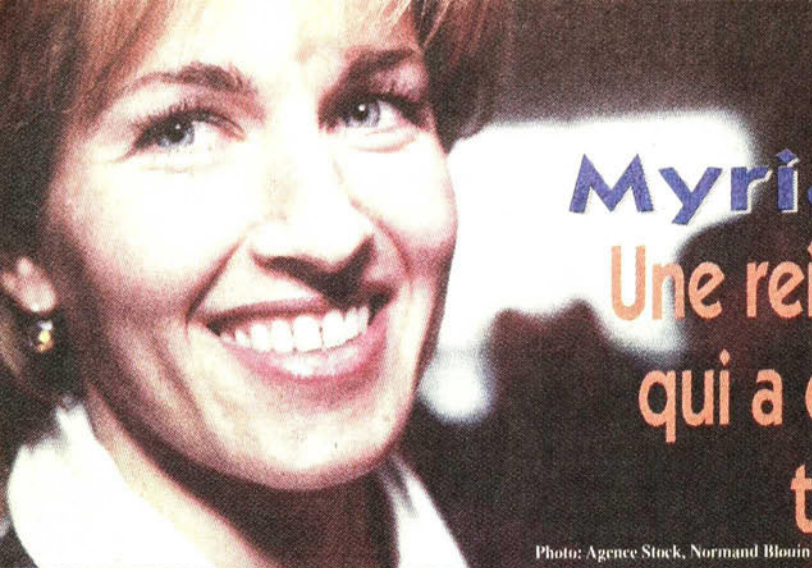


Photo: Agence Stock, Normand Blouin

Myriam Bédard

Une reine des Olympiques qui a connu des débuts très modestes

CLAUDE BRÛLÉ

Myriam Bédard a traversé des tempêtes de toutes sortes, autant au Québec que sur les pistes enneigées du monde entier, avant d'être proclamée «Reine des Jeux Olympiques de Lillehammer» et de remporter deux médailles d'or. Avant la tenue des prochains Jeux Olympiques de Nagano, Myriam Bédard a fait part à L'itinéraire de sa passion pour le sport et de sa ténacité lors de ses débuts modestes et parfois bien difficiles. La pauvreté et les tracasseries financières, elle a bien connu ça.

Myriam Bédard est aujourd'hui une personnalité bien connue des Québécois et qui plaît à un public de tous âges. Elle et Jacques Villeneuve viennent d'être proclamés «Personnalités de l'année» lors du 25e Gala Sport-Québec. Pourtant, le sport qu'elle pratique était loin d'être populaire avant ses spectaculaires performances aux Olympiques. Elle admet avoir rendu ce sport plus populaire au Québec grâce en partie à sa personnalité. «Un athlète a beau avoir le sport le plus populaire, s'il n'attire pas la sympathie du public, cela ne donnera rien. Si Jacques Villeneuve n'était pas une grande vedette lui-même, il n'attirerait pas le public vers la Formule Un, a-t-elle déclaré à L'itinéraire. Le sport est dévalorisant pour bien des gens et plusieurs ont encore l'image que les sportifs sont épais et qu'ils n'ont rien à dire.»

La jeune athlète de 28 ans parle avec l'assurance d'une femme qui a buché ferme pour arriver où elle est aujourd'hui. «Si tu travailles fort, c'est peut-être normal qu'il y ait quelque chose à l'autre bout un jour, dit-elle. Mais il n'y a pas toujours quelque chose, ça c'est sûr. Il ne faut pas devenir sportif en fonction de l'argent, mais pour soi-même. Si l'argent arrive, tant mieux; mais s'il n'arrive pas, alors tu feras autre chose, et le sport t'aura appris la persévérance.»

Des débuts modestes

Née d'une famille modeste en banlieue de Québec, Myriam Bédard n'a pas eu une enfance cousue d'or. C'est dans les cadets de l'armée canadienne qu'elle apprend le tir à la carabine. «Il y avait des compétitions sportives chez les cadets, genre course à pied, tir, etc., et parce que j'étais une fille très en forme, on m'a

mise dans la compétition de biathlon. Mais le matin de la course, je ne savais même pas ce que c'était le biathlon! Ils m'ont expliqué de quoi il s'agissait... et j'ai gagné la course! J'ai gagné ma première course et je les ai toujours gagnées par la suite.»

Ses débuts sportifs n'ont pas été faciles. «J'aimais le sport, mais avec mes parents, il ne fallait pas que cela coûte de l'argent. Au début, ce fut très difficile, j'avais 15 ans, j'allais à l'école et je faisais du "baby-sitting", pour me faire un peu d'argent», raconte-t-elle.

Myriam Bédard a dû faire preuve de beaucoup d'audace pour se procurer des balles pour pratiquer le tir à la carabine. «Faire du tir coûtait entre 5 et 10\$ par jour, quand tu n'as pas d'argent, c'est beaucoup. Je me faufilais jusqu'aux gars de l'armée à la fin de leur séance de tir et ils me donnaient les balles qu'ils n'avaient pas utilisées. Et mes premiers skis, je me les suis procurés grâce aux économies (240 \$) d'un camp d'été des cadets de l'armée. C'est de cette façon que j'ai commencé», ajoute-t-elle.

Elle a aussi expérimenté de nombreuses autres activités telles le basket-ball, le tir, la course à pied, le ski alpin et le ballet jazz. «J'avais du talent pour le ski alpin, le patinage artistique, etc. Le patinage, ça coûtait cher. L'équipe de ski alpin m'avait invitée, mais lorsque j'ai appris les coûts que cela comportait, 200 à 300 \$, plus l'équipement, cela totalisait environ 1 000 \$! Je n'y suis pas retournée. La question de l'argent m'a fait rester en biathlon. Cela n'impliquait pas de frais, je pouvais me louer des skis, je pouvais quêter des balles, emprunter une carabine et j'arrivais à en faire sans que ça me coûte rien», confie Myriam.

«Entre 12 et 18 ans, je n'ai jamais pensé que j'irais aux Olympiques, parce que je n'étais pas impliquée, ajoute-t-elle. C'est lorsque je suis allée aux Championnats du monde à Chamony, en 88, et qu'on a annoncé que le biathlon serait un sport olympique chez les femmes j'ai commencé à penser aux Olympiques. J'avais 18 ans.» Nous connaissons la suite des succès de la championne olympique.

L'accessibilité du sport

Il ne suffit donc pas toujours d'être une championne dans l'âme pour pratiquer un sport. «Je trouve que cela devient de

plus en plus cher, affirme Myriam Bédard. J'ai inscrit ma fille de deux ans à un cours de gymnastique et cela me coûte entre 40 et 50 dollars pour lui faire faire des pirouettes sur un matelas. Moi, cela coûtait cinq dollars dans mon temps, voilà à peu près 10 ans. Toutes les activités sportives et les services qu'on leur offre ne sont pas nécessairement meilleurs, donc je ne comprends pas pourquoi le sport est rendu si cher aujourd'hui, surtout l'équipement. Les sports accessibles sont la course à pied, la natation, le patinage. Moi, mon équipement coûte 400 \$, 100 \$ les fixations, 200 \$ les bâtons et 260 \$ pour les bottes», affirme Myriam.

FAIRE SON CHEMIN

Myriam Bédard connaît le prix des choses et les difficultés du financement. Elle a frappé à plusieurs portes, à la recherche de commandites avant d'être proclamée "Reine des Jeux de Lillehammer". «En 92, si je n'avais pas gagné de médailles olympiques, ma carrière se serait terminée là. Mes parents ne pouvaient pas m'aider. Ça me prenait des commanditaires. Par exemple, j'avais absolument besoin d'une voiture. J'avais une vieille



Photo: Agence Stock, Normand Blouin

Chevette de 12 ans que j'avais payée à l'époque 800 \$. Elle était en train de tomber en morceaux. Je faisais la gratte dans la rue avec parce que des morceaux touchaient le sol! Sur l'autoroute, l'eau passait au travers du plancher! J'ai demandé à plein de garagistes et tout le monde me disait non. Finalement, le dernier garagiste, on était un 28 décembre, j'ai mis ma Chevette jaune devant sa porte en me disant qu'il allait avoir assez honte d'avoir ça devant son garage qu'il ne pourra pas me dire non. Je me suis assise dans le bureau et le patron m'a dit que le sport, il ne voulait rien savoir de ça. Les riches du hockey, ça m'écoeure, m'a-t-il lancé. Après lui avoir raconté mon histoire à moi, il a accepté de m'aider. Quand je suis revenue des Coupes du monde, au mois de mars suivant, j'étais sûre que je n'aurais pas d'auto. Les gens qui me disent oui comme ça... Mais non, mon auto m'attendait! Encore aujourd'hui, c'est Mazda Châtel, à Québec, qui me fournit l'auto depuis ce temps-là. Voilà, ça a commencé comme ça. Même s'ils ont eu beaucoup de publicité depuis mes médailles, ils ont embarqué avant que je sois connue»,

«Le sport m'a permis de voir la différence, de constater qu'il y a deux classes et que je ne faisais pas partie des riches.»



Photo: Agence Stock, Normand Blouin

assure-t-elle.

LE SPORT, ÇA DONNE QUOI?

«Le sport c'est ce qui te sauve dans un sens, raconte Myriam. Ça te permet d'avoir des amis, de ne pas être isolé dans ton coin, tout seul. Mais il faut que ça soit fait jeune. Les habiletés, ça s'acquiert jeune. Je ne veux pas que ma fille soit une athlète olympique, mais je lui fais faire tous les sports possibles parce qu'après, elle va prendre n'importe quoi, une raquette ou des skis, et elle va le faire facilement. Je trouve que nous autres, on encabane les jeunes de 8 h à 4 h. Ils sont tellement fatigués l'après-midi qu'ils n'apprennent plus rien. C'est en général mieux structuré dans les autres pays. Dans les écoles même, au lieu de faire faire des choses plates, pourquoi est-ce que chaque école n'aurait pas un sport désigné, tel le ski de fond, le patin? En Europe, ils sont moins stressés sur l'école. Ils vont faire une grosse avant-midi d'école jusqu'à deux heures pis de deux à cinq, ils s'amuse et font du sport.»

Mais le sport peut également être une leçon de vie, selon Myriam: «Le sport m'a permis de voir la différence, de constater qu'il y a deux classes et que je ne faisais pas partie des riches. Lorsque j'ai fait du patinage artistique, j'avais une robe pour l'année tandis que les autres en avaient plusieurs, même une à chaque fois. J'avais une paire de patins usagés, jamais de patins neufs dans mes pieds. Cela m'a donné le goût de me battre un peu plus.»

VERS DE NOUVEAUX SOMMETS

La championne de biathlon aura beaucoup de pression à Nagano. «Quand tu es un athlète connu et que tu perds, tu te fais taper dessus. Plus qu'un inconnu. Mon chum n'est pas un athlète connu et s'il a une mauvaise course, personne ne lui en parle, pas un journaliste ne l'appelle. Moi on m'en parle à tous les coins de rue, à la télévision. C'est très dur.»

Myriam Bédard doit également penser à son avenir. «Peut-être faire encore de la compétition ou bien arrêter et repartir à zéro, quelque part, relever d'autres défis. Quand tu n'as pas de défi, la vie n'est pas intéressante. Je pense qu'il faut toujours se trouver un défi. Je vais me diriger soit dans les communications, soit dans autre chose, repartir à zéro et remonter. C'est comme ça que je vois ça», conclut la Reine des Neiges.



Nathalie Lambert va «autrement» aux Olympiques

LE COURAGE D'UNE ATHLÈTE QUI A VU SA VIE BASCULER EN UNE MINUTE



CLAUDE BRÛLÉ

Le 15 janvier dernier, on présentait les athlètes canadiens qui iront aux Jeux Olympiques de Nagano. Pour beaucoup d'athlètes, ce fut la fin d'un rêve. Certains n'ont pas obtenu les standards fixés par l'Association Olympique Canadienne, d'autres ont été battus. Enfin, il y a ceux qui se sont blessés peu de temps avant les compétitions, dont Nathalie Lambert. Elle qui, jusqu'au 12 novembre dernier, rêvait encore d'une dernière médaille, a dû mettre fin à sa carrière abruptement à la suite d'une mauvaise chute qui lui fractura la jambe. Aujourd'hui, elle doit faire face à une nouvelle vie.

Nathalie Lambert a participé trois fois aux Jeux Olympiques. Elle était au tournant le plus important de sa vie. Elle voulait aller à Nagano et remporter une dernière médaille. Moins de trois mois avant les Jeux, lors d'une compétition, elle s'est fracturé la jambe en glissant. Sa carrière d'athlète venait de se terminer brusquement. «J'ai pleuré la médaille qui venait de m'échapper; j'ai pleuré mes rêves de Nagano et d'une glorieuse fin de carrière», a confié Nathalie Lambert.

«Oui c'est plate, mais je suis capable de voir les deux côtés de la médaille, a-t-elle confié à L'Itinéraire. Je suis déçue, je suis frustrée, triste de m'être fracturé la jambe, mais en même temps je suis contente que ce soit arrivé cette année et non en 92 ou 94, alors que je n'avais pas encore

remporté mes médailles olympiques, et que je n'étais pas connue. C'est moins pire que quelqu'un qui n'est pas encore allé aux Jeux comme mon collègue Jonathan Gougoux, qui a eu une grosse coupure. Lui, il ne les a jamais vécus les J.O. Pour lui, c'est pire. Du moins, j'espère qu'il va pouvoir les faire plus tard. Moi, j'ai tout de même ma carrière derrière moi.»

Une fille qui travaille fort

Nathalie Lambert est une athlète qui a dû travailler très dur pour atteindre l'excellence. Elle a découvert le patinage de vitesse tout à fait par hasard, en allant avec une de ses amies à l'aréna voir des petits gars jouer au hockey. Mais cette journée-là, c'était du patinage de vitesse. Elle s'est essayée. «Je n'étais pas de celles dont on aurait dit: elle va être une bonne athlète. Je n'étais pas bonne, je tombais tout le temps et les autres s'amélioraient plus vite que moi», se souvient Nathalie Lambert.

Mais son physique était son meilleur atout, elle était déjà grande à cette époque. Elle ne se développait pas aussi vite que les autres, mais elle progressait. «Il y a des gens qui sont bons dans tous les sports. Sylvie Daigle, par exemple, mon ex-coéquipière, excelle autant au soccer qu'au hockey. Elle est super bonne, mais moi, ça me prend plus de temps pour acquérir les techniques d'un sport. C'est plus long à développer, mais un coup que je l'ai, je l'ai!», assure-t-elle.

Nathalie Lambert a continué à pratiquer le patin parce que, pour une fille du Plateau Mont-Royal, c'était sa seule chance de voir un peu de pays. «Il y avait seulement un club de patinage de vitesse à Montréal, raconte-t-elle. On faisait des compétitions partout en province: c'était pour moi une façon de voyager! Au secondaire, le lundi matin, c'était la grosse affaire de raconter que j'étais allée passer la fin de semaine... à Rimouski ou à Rivière du Loup! Mes parents n'ont pas voyagé tant que cela. On allait à Atlantic City ou à l'Île-du-Prince Édouard... et c'était le bout du bout!», dit-elle en riant. Jamais je n'aurais eu les moyens d'aller en Asie, en Australie ou en Europe. Le sport m'a permis de voir le monde. Mais au début, les Jeux Olympiques ou les

médailles, c'était trop loin pour moi. C'est devenu plus sérieux avec le temps et, graduellement, je voulais aller aux Jeux au moins une fois et gagner une médaille. Au début, ça ne faisait pas partie de mes rêves. Ma carrière a progressé au-delà de mes attentes. Les résultats que j'ai obtenus, ils ont dépassé ce que je pensais dans le temps», avoue-t-elle avec fierté.

Une nouvelle vie qui commence

À 34 ans, la carrière d'athlète de Nathalie Lambert est terminée: «Dans le sport, on devient vite un dinosaure», dit-elle en riant. Mais deux jours après sa chute, elle a reçu un coup téléphone. Une proposition en or: aller quand même à Nagano, mais en tant que journaliste. «Ce sont des sentiments mêlés, dit-elle. Au début, je me voyais chez nous, dans mon salon, à regarder les Jeux à la télévision, rêvant d'être là. C'était comme la fin du monde. C'est plate, je n'irai plus aux Jeux comme athlète. C'était mon rêve, mais en même temps, c'est une deuxième carrière qui commence.» Nathalie Lambert sera analyste des Jeux pour la radio de Radio-Canada et le quotidien La Presse. Un nouveau défi qui lui demandera d'être vite sur ses patins!

«Au niveau personnel, je pense que je vais trouver ça difficile. Je suis allée voir les sélections olympiques et lorsqu'on a annoncé l'équipe canadienne, ça m'a fait quelque chose. À Nagano, lorsque je vais entrer dans l'aréna pour le relais et regarder mes coéquipières sur la glace, ça ne sera pas facile. J'avais de très bonnes chances de gagner une médaille avec elles. Si elles gagnent une médaille, je vais être contente pour elles, mais ça va me faire quelque chose de ne pas être parmi elles.»

Nathalie Lambert apprend graduellement à tourner la page. «Il m'est arrivé une "bad luck", mais avec tout ce qui se passe, mes contrats à la radio, à la télévision et à La Presse, je suis consciente que ce sont des chances incroyables. Il y a beaucoup de monde qui voudrait écrire pour La Presse, et moi j'ai cette chance. J'en suis très contente. Je ne pourrais pas avoir meilleur scénario à partir du moment où je me suis cassé la jambe.»

Journaliste à Nagano

«À Nagano, je vais faire l'analyse de la course sur courte piste à la télévision et écrire pour La Presse. J'ai fait un peu de pige à gauche et à droite avant, et j'ai fait beaucoup d'émissions de télévision, mais jamais en tant qu'analyste aux Jeux Olympiques. À la radio, j'ai fait "Y'é trop d'bonne heure" pendant plus d'un mois. Aux Jeux, je vais faire mes propres montages, et ça, c'est nouveau pour moi. Je vais faire des entrevues avec des patineurs de vitesse et je vais revenir et faire mon montage, mon découpage et je vais être en ondes en direct. Ça va être la nuit, mais ici le matin. Je n'aurai pas le temps de m'ennuyer!»

Même si Nathalie a suivi un cours à Promédia et fait un stage à La Presse, il s'agit là de tout un défi. «Je veux faire une bonne job, dit-elle. Je ne veux pas me casser la gueule, c'est ma porte d'entrée. Si je me plante, je n'aurai peut-être pas une nouvelle occasion. Ce n'est pas le même stress que si j'y allais comme athlète, mais je trouve cela stressant quand même.»

La nouvelle journaliste espère apporter une autre dimension grâce à sa connaissance du milieu et de la technique. «Je sais exactement ce que les athlètes ressentent, ce qu'ils vivent sur la glace, avant une course. Je connais les émotions que vivent les athlètes pendant les cérémonies d'ouverture... ou de fermeture», raconte-t-elle, avec bien des souvenirs dans les yeux.

Nathalie et sa mère

La mère de Nathalie aurait sûrement mal encaissé le coup quand arriva la chute de sa fille: «C'est vrai qu'elle aurait été déçue, mais je l'imagine en train de me dire que ce n'est pas la fin du monde, parce que je possède déjà des médailles. Dans les circonstances, je pense qu'elle aurait été satisfaite de me voir entreprendre une seconde carrière dans les médias un peu plus tôt que prévu», explique Nathalie.

Sa mère a joué un grand rôle dans la carrière de Nathalie Lambert. Elle faisait partie des voyages. Elle s'est beaucoup impliquée dans son développement personnel et sur le plan technique. Elle emmenait en voiture les membres du club de patinage. «Je n'étais pas très enchantée que ma mère voyage avec nous autres, quand j'avais 13-14 ans, mais avec le recul, j'ai réalisé que si elle n'était pas venue, probablement qu'on n'y serait pas allé», renchérit Nathalie. Au début de sa carrière de patineuse, il n'y avait pas de structure pour faire du sport d'élite à Montréal. Sa mère faisait partie du comité qui a amené la création d'un centre national d'élite. Sa mère a toujours été très présente dans la carrière de Nathalie. Elle est venue aux trois Jeux Olympiques auxquels elle a participé et à certains championnats mondiaux. Elle a organisé un tournoi de golf qui porte son nom.



Avoir l'or entre les mains: un *thrill* bien psychologique

L'or est toujours bien lourd à porter, surtout quand tu l'as déjà gagnée une fois. «Tu te dis: si je ne gagne pas de médaille, qu'est-ce qui va arriver?», raconte Nathalie Lambert. C'est totalement irrationnel, mais tu te demandes si les gens vont t'aimer encore, si tu gagnes pas!»

«Tu deviens fou à un moment donné, déconnecté de la réalité. Ça devient gros. Au début, tu voulais gagner une médaille pour toi, pour le fun et pour ce que ça représente, mais pour la deuxième, ce n'est plus «je veux», c'est devenu «il le faut!» Ça c'est difficile. C'est pour ça que souvent des athlètes reviennent parfois des Jeux crevés. Ils pognent un méchant down parce que ça été tellement stressant, ils sont à terre.»

«Mais contrairement à un sportif professionnel, les gens sont toujours gentils avec moi. Pour les joueurs du Canadien, quand ça va mal, la fierté nationale a deux tranchants. Quand nous sommes revenus des Jeux de 94, on ne savait pas à quoi s'attendre parce qu'on était tombés. Lorsqu'on est arrivés à l'aéroport, il y avait beaucoup de gens et les gens n'ont pas dit: «On est déçus de vous autres, on est déçus pour vous autres, on a eu de la peine pour vous autres.»

Une attitude qui fait du bien au moral des athlètes, souvent à bout de nerfs. «À Nagano, il va y avoir un psychologue avec l'équipe, et il va travailler fort. C'est un sport qui est super stressant et à risque. On a un gros facteur hasard, beaucoup d'imprévus et de nombreuses chutes. Nathalie Lambert a chuté, mais elle remonte vite...»

Denis et Martin Brodeur

CHAMPIONS olympiques... de père en fils?

CLAUDE BRÛLÉ

Les Olympiques, une histoire de familles? C'est rarement arrivé. Il y a eu pourtant les jumelles américaines Kara et Sarah Josephson, championnes de nage synchronisée; les Suédois Oscar et Alfred Swahn, le père et le fils, tous deux champions olympiques de tir; les Hongrois Imre et Miklos Nemeth, le père, champion olympique du marteau, le fils, médaillé d'or au javelot. Fait exceptionnel, les Allemands Keller, dont le grand-père, le père et le fils furent tous médaillés olympiques en hockey sur gazon. Quand l'hérédité ajoute un plus dans la course aux médailles...



Dutchmen de Kitchener-Waterloo, dans la Ligue senior amateur. Favoris pour rafler la médaille d'or aux olympiques, l'équipe s'est méritée la médaille de bronze. «Le public était déçu. L'équipe était moins forte, cinq de nos joueurs avaient été retranchés de l'équipe parce qu'ils avaient joué professionnellement dans la ligue américaine», affirme Denis Brodeur.

L'entrée des pros

Ce mois-ci, à Nagano, l'équipe canadienne de hockey sera représentée pour la première fois par les meilleurs joueurs canadiens évoluant dans la ligue nationale de hockey. Martin Brodeur a été sélectionné par l'équipe canadienne. «En 1956, si les profession-

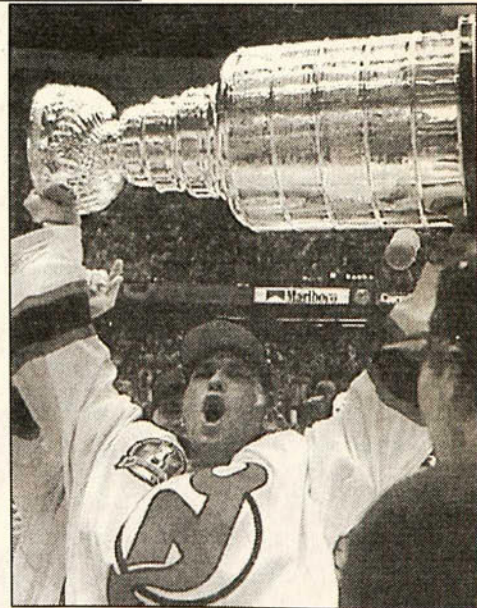


Denis Brodeur, après avoir été médaillé Olympique, est devenu photographe sportif. On le voit, ci-dessous, «dans son jeune temps». À droite, son fils Martin, futur médaillé?

dienne de hockey en 1956, à Cortina, Italie. Quarante-deux ans plus tard, son fils Martin fait partie de l'équipe olympique canadienne de hockey sur glace, avec la ferme intention de revenir du Japon avec rien moins qu'une médaille d'or... C'est une première au Canada: le père et le fils évoluant à la même position dans une équipe. Toutefois, leur route vers l'olympisme a été différente pour chacun d'eux.

Gardien de but, de père en fils

Le chemin parcouru et les modalités de sélection respectives pour représenter le Canada pour Denis Brodeur et son fils Martin sont très différentes. En effet, en 1956, le comité de sélection avait décidé que les amateurs de l'équipe gagnante de la Coupe Allan représenteraient le Canada aux Olympiques. «Cela a réveillé bien du monde dans l'équipe et ça nous a fouetté pendant toute la saison», se souvient Denis Brodeur, gardien de but de l'équipe des



Ici au Québec, la famille Brodeur sera-t-elle deux fois médaillée? Nous avons tous vu à la télévision le père du hockeyeur professionnel Martin Brodeur espérer voir à côté de sa petite médaille de bronze celle que son fils pourrait se mériter à Nagano. Denis Brodeur, ex-gardien de but, a gagné sa médaille de bronze avec l'équipe cana-

nels avaient été admis aux Jeux Olympiques, je n'y serais jamais allé. Il y avait six équipes professionnelles qui comptaient des gardiens de but qui sont entrés au Temple de la renommée: Sawchuck, Hall, Worsley, Lumley. Le p'tit Brodeur serait resté chez lui», raconte Denis Brodeur en riant.

Le chemin parcouru par Martin Brodeur jusqu'aux Olympiques fut bien différent. Il a débuté sa carrière à Saint-Léonard, comme gardien de but, dans une équipe de hockey mineur. Sa carrière professionnelle débute à Utica, dans la Ligue américaine. En 1993, il fait le saut dans la Ligue nationale de hockey, avec les Devils du New Jersey. Plus tard, choisi recrue de l'année, il gagne le trophée Calder.

En 1995, son itinéraire le conduit jusqu'à la conquête de la Coupe Stanley. «Il a été choisi parmi les 24 meilleurs gardiens de but canadiens de la Ligue nationale de hockey, affirme Denis Brodeur. Je suis fier de lui, c'est encore mon p'tit gars. Je lui parle tous les jours au téléphone. Je le conseille souvent sur le plan humain car, sur le plan hockey, c'est le meilleur. Ça fait un p'tit velours de le voir là.» Il n'y a pas seulement le père qui souhaite voir revenir Martin avec une médaille, mais également ses jumeaux, William et Jeremy, ainsi que son fils Anthony qui, paraît-il, a toujours un bâton de hockey dans les mains. «C'est une maison de hockey chez les Brodeur», dit en riant... le grand-père.

Millionnaire avant la médaille

Lorsque Martin a gagné la Coupe Stanley, il gagnait 140 000 \$ par saison, il était le joueur le moins payé de la Ligue nationale de hockey. À 24 ans, il est au meilleur de sa carrière. «Tous les jours devant 20 000 personnes, il faut le faire, explique son père. Mais si un soir, il ne travaille pas bien et se fait passer quatre ou cinq buts, il se fait critiquer le lendemain par les amateurs et, surtout, par les journalistes. Dans mon temps, si tu te faisais passer un mauvais but, il y avait 3 ou 4 000 personnes qui en étaient témoins. Aujourd'hui, il y a 20 000 spectateurs plus cinq ou six caméras qui sont témoins de tes bévues. Tu ne peux pas dire que la rondelle a dévié sur un hockey.»

De nos jours, que les joueurs gagnent de gros salaires ne dérange pas le vétéran. «Il y a bien des façons de voir ça. Quand j'ai gagné la Coupe Allan, je gagnais 150 \$ par semaine en travaillant dans une station service, se rappelle Denis Brodeur. Aujourd'hui, c'est hors de proportion, mais moi, ça ne me dérange pas que Patrick Roy ou les meilleurs joueurs gagnent de gros salaires.»

Cours de langues et d'informatique au YMCA centre-ville

Inscription continuelle
Tél:849-8393 (poste 709 ou 719)

LANGUES

- FRANÇAIS
- ANGLAIS
- FRANÇAIS ÉCRIT
- ANGLAIS ÉCRIT
- ESPAGNOL
- COURS PRIVÉS POUR AUTRES LANGUES.

INFORMATIQUE

- "VRAIS DÉBUTANTS"
- MAÎTRISE DU CLAVIER
- WINDOWS 95
- POWER POINT
- EXCEL
- WORD
- E-MAIL ET PAGE WEB



Plus de vie
à la vie

URGENCE TOXICOMANIE 288-1515

110, rue Prince-Arthur Ouest (au sous-sol)

Centre Dollard-Cormier 385-0046



Eglise Unie Saint-Jean

(514) 866-0641

Une église protestante de langue française au coeur de la cité

Solidaire avec tous ceux que touche L'Itinéraire

Culte: tous les dimanches à 10:30

110, rue Sainte-Catherine Est, Montréal, Québec H2X 1K7

Denis Fortin,
pasteur



ANCIEN GARDIEN DE BUT DES CANADIENS, il s'occupe aujourd'hui de jeunes hockeyeurs

GINA MAZEROLLE

CAMELOT CARRÉ SAINT-LOUIS
MÉTRO BERRI UQAM SORTIE ST-DENIS

Michel Plasse a été gardien de but pour les Canadiens à la fin des années 60. On le connaît moins parce qu'il remplaçait Ken Dryden. Aujourd'hui, il est président de l'Association du hockey mineur de Pointe-aux-Trembles. Il veut rendre aux jeunes une partie de la chance qu'il a eue en jouant au hockey, et leur apprendre que la discipline est de mise autant dans le sport que dans la vie de tous les jours.

«L'amour du hockey m'est venu vers l'âge de cinq ans, de dire M. Plasse. Dans le temps, c'était sur une patinoire extérieure. Je passais la journée complète à patiner et à jouer au hockey. Très jeune, je rêvais de devenir un joueur de hockey, et mon rêve fut vraiment réalisé lorsque les Canadiens de Montréal m'ont repêché pour la saison 1968-1969.»



«J'ai été 15 ans chez les professionnels de la Ligue nationale. J'ai joué pour les Canadiens, les Nordiques de Québec et pour les Pingouins de Pittsburgh. Maintenant, ça fait 15 ans que je suis bénévole pour l'Association du hockey mineur de Pointe-aux-Trembles. C'est mon temps que je donne aux jeunes. Je leur remets ce que j'ai eu. J'ai été neuf ans comme entraîneur et six ans comme président de l'Association.»

Pour les jeunes

«Le hockey va toujours rester à la mode, affirme M. Plasse. Le but des associations de hockey, c'est de tenir les jeunes dans ce sport, car cela les empêche de faire des mauvais coups et ça leur change les idées.»

«Les jeunes ont besoin d'être bien encadrés, ajoute-t-il. Il faut dialoguer avec eux, leur parler de leur avenir. En plus, ce que les jeunes aiment dans le sport, c'est quand on leur inculque une discipline, car trop de jeunes sont laissés à eux-mêmes. C'est pour cette raison que nous sommes bénévoles, c'est dans le but de les aider.»

«Les parents pensent qu'on est une garderie parce que lorsque les jeunes sont à l'aréna, ils sont plus en sécurité. Ils savent qu'on prend soin d'eux. Mais le hockey est une école de la vie. Quand un jeune est discipliné au hockey, cela le poursuit tout au long de sa vie.»

Baptiste le clochard

d'André-Philippe Côté paru aux éditions Soulières



«Mais il faut faire attention avec la discipline, précise l'ancien gardien de but. Dans notre temps, le hockey était une religion. Ce qui veut dire que tous les jeunes jouaient au hockey, mais de nos jours, les jeunes sont plus indépendants.»

Ce n'est plus comme dans le temps

«Quand j'étais jeune, je mettais ma poche de hockey sur mes épaules et, mon bâton de hockey à la main, je partais pour la patinoire. On n'avait pas les équipements d'aujourd'hui. Je portais des livres de téléphone comme "pad". Tandis qu'aujourd'hui, ce sont les parents qui transportent la poche de hockey des jeunes. Les équipements sont beaucoup plus modernes que dans notre temps et, en plus, les jeunes jouent dans de beaux arénas. Et après les parties, il y a les hot-dogs, les frites et les boissons gazeuses. Dans notre temps, nos parents n'avaient pas d'argent pour payer ces petits plaisirs.»

Des familles encore pauvres

Des familles pauvres, il y en a encore beaucoup. Ce n'est pas toujours facile pour les jeunes de jouer au hockey. «À l'association, on a des familles monoparentales et des assistés sociaux. On leur permet de payer leur inscription en plusieurs versements. L'inscription pour un jeune coûte 180 \$ par année. De plus, nous avons le Fonds Benoît Hogue qui défraie le coût de trois ou quatre inscriptions par année pour les plus défavorisés. «L'équipement d'un gardien de but peut coûter entre 2 000 \$ et 2 500 \$ et pour un joueur, ça coûte entre 1 000 \$ et 1 500 \$. L'association et moi, nous avons des équipements en réserve pour permettre à ceux qui n'ont pas les moyens financiers de s'en payer un. Un des buts de l'association de hockey est de garder les jeunes à l'aréna, pour ne pas les envoyer à la rue.»

Passeport Québec



L'Altitude Rustique

*Vous offre
votre hébergement gratuit
Différentes autres
destinations disponibles*

Pour plus d'informations

Passeport Québec
Palais du Commerce
1650, Berré, Suite 22
Montréal (Québec) H2L 4E6

Tél. : 288-TOUR (8687)

La Nouvelle Façon de Voyager

Branchez-vous

à l'alternative en éducation!

En vous branchant
sur InfiniT éducation,
vous pénétrez au cœur
de la pédagogie.
Plus de 25 sites instructifs,
vivants et animés,
pour mieux apprendre.



<http://www.education.infinet.net>

Branchez
votre école
à haute vitesse!

Renseignements :

(514) 281-9149

1 888 246-2256



Vidéotron

Ce que pensent les BOYS des professionnels du hockey aux Jeux Olympiques de Nagano



Photos: Agence Stock, Normand Blouin

CLAUDE BRÛLÉ

Propos recueillis par

Claude Brûlé a rencontré des vedettes du monde artistique et sportif dans le cadre d'une compétition amicale, «la tournée Molson EX-Les Boys», au profit de la Société Saint-Vincent-de-Paul. En effet, le 28 décembre dernier, les Boys affrontaient l'équipe de hockey de CKMF à l'aréna Maurice Richard. Le journaliste de L'Itinéraire a recueilli des commentaires sur les Jeux Olympiques de Nagano.



YVAN PONTON

«Les athlètes amateurs en arrachent pour gagner leur vie pendant quatre ans. Souvent, on a tendance à lâcher, mais les vrais athlètes, ils ne lâchent pas. Ils ont un but et ils travaillent avec acharnement pour aller chercher un moment de gloire ou simplement pour dire: «Enfin, j'ai été capable de faire ce que je voulais, j'ai réussi.» C'est un maudit bel exemple dans la vie. Je leur lève mon chapeau. Il faut regarder le beau côté des Jeux Olympiques.»

«Ca ne m'excite pas plus que ça de voir les professionnels aux Olympiques, mais de toute façon, les Russes gagnaient largement leur vie dans l'Armée rouge, ils étaient des professionnels. Maintenant, c'est un peu plus juste.»

ÉRIC LAPOINTE

«Oui, je suis d'accord avec cette décision. Il y a toujours eu comme meilleurs joueurs les Russes et les Européens. C'était des professionnels, alors pourquoi les meilleurs ne seraient-ils pas canadiens ou américains? Pour une



fois, on verra le Canada représenté par les meilleurs hockeyeurs disponibles au pays. Depuis le temps qu'on voyait les meilleurs des autres pays. Les Olympiques, c'est le plus gros show au monde, alors allons-y avec les meilleurs.»

QUE PENSES-TU DES HOCKEYEURS PROFESSIONNELS AUX OLYMPIQUES?

PATRICK HUARD

«Les athlètes amateurs, ce sont les négligés du sport. Ils s'entraînent pendant des années pour espérer monter sur la plus haute marche du podium. Ils vont au bout de leur rêve. Je me souviendrai de cette petite gymnaste qui avait fini la compétition



avec une cheville fracturée. Ça, ça m'impressionne, mais le reste est devenu comme le sport professionnel.»

«De toute façon, les athlètes amateurs d'élite font des sprints de 100 mètres pour un million de dollars. Le but des Olympiques est de montrer les meilleurs et s'ils ne peuvent pas jouer, ce n'est pas normal. Qu'est-ce que tu veux? Les meilleurs joueurs de hockey au monde sont dans la LNH, alors je crois que c'est la démarche la plus honnête.»

STÉPHANE RICHER

«Je crois que le Canada a formé une bonne équipe. Les gens semblent positifs à l'idée de voir les professionnels de la LNH jouer pour la première fois contre les meilleurs joueurs du monde aux Jeux Olympiques. Le plus difficile dans tout ça, ce



sont les jeunes qui ont joué pour l'équipe canadienne olympique et qui n'auront pas la chance de représenter leur pays. C'est ça, le plus décevant. Moi pour ma part, j'ai eu la chance à 17 ans de représenter mon pays au tournoi junior en Finlande. Ce fut une belle expérience, car on avait remporté la médaille d'or. C'est une expérience que chaque hockeyeur veut vivre une fois dans sa vie.»

QUE PENSES-TU DE L'ÉQUIPE CANADIENNE FÉMININE DE HOCKEY SUR GLACE AUX OLYMPIQUES?

MAXIM ROY

«Je suis d'accord. Depuis que Manon Rhéaume est sortie de l'ombre, cela a progressé le hockey féminin.



Les joueuses canadiennes ont toujours formé de bonnes équipes. Elles ont toujours bien

performé au niveau mondial. Elles ont gagné les championnats mondiaux cinq ans d'affilée, je crois. Nous autres aussi les filles, on aime ça le sport de contact. Quant à moi, j'aime mieux patiner avec des patins de gars», dit-elle en riant.



Des gens de la rue ou de milieu modeste se côtoient dans une ambiance agréable. De bons petits repas à 3,25\$ (2,25\$ pour les membres) sont servis par des gens en réinsertion sur le marché de l'emploi. Un cuisinier leur apprend comment travailler et gérer une cuisine. Le Café sur la rue est également le premier café électronique pour personnes démunies. Il n'en coûte que 1\$/heure pour naviguer sur Internet ou utiliser un ordinateur. Des animateurs offrent de la formation gratuite aux gens qui n'ont aucune expérience en informatique.

Avant de jeter vos vieilles affaires pensez à nous.

Offre de bons petits repas, pas chers, à des gens démunis. Les bénévoles et employés sont en réinsertion sur le marché du travail et apprennent avec un cuisinier.

Nous avons besoin d'un congélateur, four à micro-ondes, robot-culinaire, mixette.

Le Café sur la rue recueille toujours les minis laveuse-sécheuse pour aider des femmes en difficultés.

APPELEZ DENISE 525-5747

L'ITINÉRAIRE, LES ÉDITIONS PASSÉES

Nom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Province: _____

Code postal: _____

Tél.: (____) _____

Signature: _____

Veillez nous faire parvenir un chèque ou mandat-poste à l'ordre de: **Groupe communautaire L'itinéraire**

À l'adresse suivante: **Journal L'itinéraire**
1907, rue Amherst, Montréal (Québec) H2L 3L7

Veillez me faire parvenir le(s) numéro(s) suivant(s) à 2,50 \$ la copie (frais de poste compris)

- | | |
|---|--|
| <input type="checkbox"/> Tous les nos. suivants au prix de 40\$ | <input type="checkbox"/> septembre 96 / Les jeunes de la rue |
| <input type="checkbox"/> juillet 94 / Balconville | <input type="checkbox"/> octobre 96 / Les nouvelles technologies |
| <input type="checkbox"/> décembre 94 / Noël et itinérants | <input type="checkbox"/> novembre 96 / Les fonctionnaires |
| <input type="checkbox"/> février 95 / L'envers de la santé | <input type="checkbox"/> décembre 96 / Joyeux Noël |
| <input type="checkbox"/> mars 95 / L'action au-delà de l'âge | <input type="checkbox"/> janvier 97 / Pauvres étudiants |
| <input type="checkbox"/> avril 95 / Des bêtes et des hommes | <input type="checkbox"/> février 97 / La sexualité |
| <input type="checkbox"/> mai 95 / Les femmes | <input type="checkbox"/> mars 97 / Créer son propre emploi |
| <input type="checkbox"/> juin 95 / La presse alternative | <input type="checkbox"/> avril 97 / Immigration et pauvreté |
| <input type="checkbox"/> juillet 95 / Face cachée de Montréal | <input type="checkbox"/> mai 97 / 3e an. de L'itinéraire |
| <input type="checkbox"/> août 95 / Santé psychologique | <input type="checkbox"/> juin 97 / Se nourrir avec peu d'argent |
| <input type="checkbox"/> novembre 95 / Riches vs pauvres | <input type="checkbox"/> juillet 97 / Préjugés envers les gais |
| <input type="checkbox"/> décembre 95 / Différents Noëls | <input type="checkbox"/> août 97 / La beauté m'écoeure |
| <input type="checkbox"/> janvier 96 / Les journaux de rue | <input type="checkbox"/> septembre 97 / Don Quichotte des temps modernes |
| <input type="checkbox"/> février 96 / Les drogues | <input type="checkbox"/> octobre 97 / Ecstasy |
| <input type="checkbox"/> mars 96 / Les enfants | <input type="checkbox"/> novembre 97 / Dossier travail |
| <input type="checkbox"/> avril 96 / Art et itinérance | <input type="checkbox"/> décembre 97 / Seul à Noël |
| <input type="checkbox"/> mai 96 / L'itinéraire à deux ans | <input type="checkbox"/> janvier 98 / Prévisions 98 |
| <input type="checkbox"/> juin 96 / Qui sont les bizarres? | |
| <input type="checkbox"/> juillet 96 / Architecture à Montréal | |
| <input type="checkbox"/> août 96 / Église et pauvreté | |

Courez la chance de gagner un chandail du Canadien signé par Vincent Damphousse!

La Canadien de Montréal appuie L'itinéraire en offrant quatre prix pour les fans du club de hockey.

Envoyez ce coupon à l'adresse mentionnée pour participer au tirage au sort qui aura lieu le **15 juin prochain**. Date limite pour recevoir vos coupons (l'original du journal ou une photocopie - un coupon par envoi): 14 juin à 16 heures. Les gagnants seront prévenus par la poste et annoncés dans L'itinéraire.

Envoyez dès maintenant vos coupons pour participer et gagner soit un chandail signé par Vincent Damphousse, un bâton de hockey autographié par les joueurs, une casquette et un T-shirt ou la série de magazines *Les Canadiens*.



CONCOURS



LE HOCKEY DANS LA RUE

Nom: _____ Prénom: _____

Adresse: _____

Téléphone: _____

Envoyez à L'itinéraire au 1907, rue Amherst, Mtl (Qué) H2L 3L7

Répondez à la question suivante: Quelle entreprise ou commerce aimeriez-vous voir annoncer dans L'itinéraire?

- | | |
|----------|----------|
| 1. _____ | 2. _____ |
| 3. _____ | 4. _____ |



L'Inter-crosse au Québec ou l'évolution intellectuelle d'un sport UNE ACTIVITÉ PACIFIQUE, FAISANT LA PROMOTION INTERRACIALE

BRYAN DIONNE

Depuis le début des années 80, la Fédération de crosse du Québec fait la promotion de l'inter-crosse, un sport qui a été développé dans le but de promouvoir l'autonomie des jeunes et le respect les uns des autres. Selon le directeur technique de la fédération, Pierre Filion, l'inter-crosse rejoint maintenant environ 38 000 participants dans les municipalités et écoles de toutes les régions de la province.

Un peu d'histoire

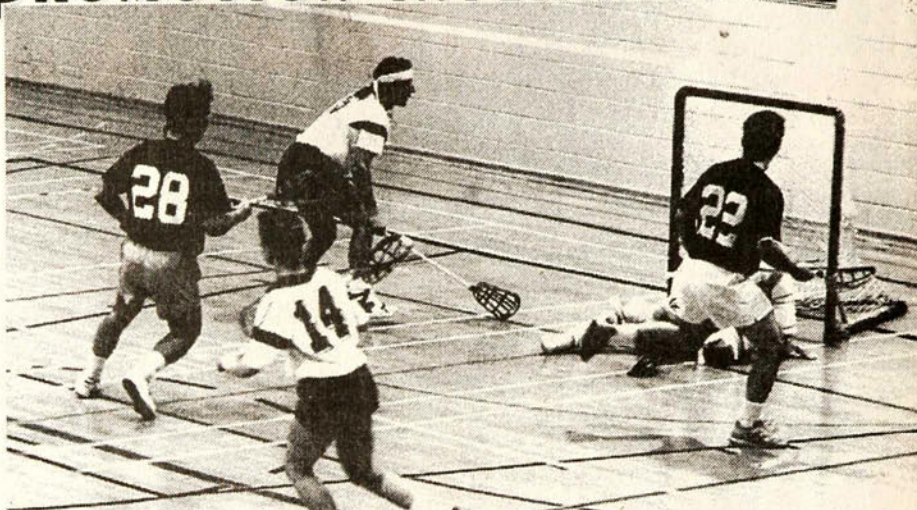
La crosse est un sport amérindien qui, à l'origine, servait à préparer les jeunes guerriers aux difficultés de la guerre. L'absence de règlements permettait aux plus vieux de choisir les jeunes guerriers, d'identifier les futurs chefs, en fonction de leur courage et de leur force. Les Amérindiens considéraient la crosse comme une expérience mystique, visant à témoigner à la divinité ou à la nature l'excellence de ses actions et de sa force.

La morale dominante du sport reposait sur le laisser-aller, la liberté d'expression. «La crosse traditionnelle était un sport plus violent que le hockey sur glace d'aujourd'hui. On pouvait frapper à coups de bâton de bois le porteur ou le non-porteur pour limiter son progrès. La violence était incroyable, cette activité étant reliée à la guerre. Le sport de la crosse était vraiment habité par une mentalité guerrière», explique M. Filion.

La crosse est vite devenue un sport de conflit interracial avec l'arrivée de l'homme blanc qui a imposé ses règlements, changeant ainsi le sens donné au jeu par ses créateurs. Par souci d'excellence et d'exotisme, on a rapidement voulu se mesurer les uns aux autres, cette mesure prenant souvent la forme de la démesure.

Éliminer la violence dans le sport

Les responsables de la Fédération de crosse du Québec ont depuis créé un jeu pédagogique très différent. «L'inter-crosse est l'oeuvre des membres de la Fédération de crosse. C'est une création collective; les employés, bénévoles ou membres du conseil d'administration y ont tous contribué», explique Pierre Filion.



Lors des compétitions internationales d'inter-crosse, les équipes nationales sont défaites pour être refondues en de nouvelles équipes composées de différentes nationalités. Le sport est ainsi complètement dépolitisé, ce qui évite les conflits interraciaux. Même si ça ne plaît pas aux gouvernements et aux commanditaires qui investissent moins dans ce sport, selon le président de la Fédération de crosse du Québec.

La Fédération de crosse du Québec est la seule organisation du genre à avoir procédé à des modifications profondes du sport, à la suite d'une série de remises en question d'ordre moral et pédagogique.

Le civisme comme règle

Les règles du jeu ont ainsi subi de grandes modifications, des simplifications qui mettent l'accent sur le plaisir du jeu, sur la pédagogie plutôt que sur la répression. François Tardif, gardien de but de calibre international, pratique cette activité depuis l'âge de 10 ans. Selon lui, ces aspects du sport sont fort appréciés. «Premièrement, il n'y a pas d'arbitre. L'inter-crosse a l'avantage d'avoir des règlements très simples et peu nombreux, que les joueurs comprennent très bien.

Comme nous sommes un petit nombre à pratiquer l'inter-crosse, tout le monde se connaît, et il y a beaucoup de fraternité», explique-t-il.

L'inter-crosse veut favoriser la libre expression de la personnalité et du talent. Sans arbitre, la notion de respect prend tout son sens. Au-delà des règles et de la tradition sportive, on parle surtout du respect de l'intégrité des partenaires de jeu ou de l'opposant. Les contacts physiques sont totalement interdits. Cette philosophie non violente confère à l'inter-crosse un statut particulier. «Si tu veux te battre ou tenter de blesser quelqu'un, tu peux être banni de la Fédération ou de l'équipe pour laquelle tu joues. Ça permet aux hommes et aux femmes de jouer sur le même ter-

rain», ajoute M. Tardif. Ce sport a plutôt intégré l'importance de la communication et de la coopération.

Une compétition au-delà de la nationalité

Chaque année, plus de 100 stages de formation sont dispensés par la Fédération. Elle gère plusieurs compétitions, tournois et championnats, en plus d'accueillir l'équipe nationale d'un autre pays durant deux semaines. «Ce sont des joueurs de France qui viendront nous visiter cette année, deux équipes de la petite ville de Frangy. Les juniors et seniors disputeront plusieurs matchs contre des équipes du Québec, du 3 au 12 février prochain», précise Pierre Filion.

Mais les fondateurs québécois ont conçu un mode dépolitisé de compétition sportive, fondé sur l'équité et la coopération, et mis en application au plan international. Lors de championnats internationaux, on élimine les inégalités démographiques, techniques et financières, en associant des participants de divers pays pour créer de nouvelles équipes. «Au niveau international, nous insistons sur le partage technique, éthique et ethnique, mais ça cause par contre quelques conflits, au niveau politique, par exemple. Les pays n'y trouvent pas leur compte. Un pays comme l'Allemagne ne peut crier haut et fort qu'il est le meilleur, puisque les participants sont réunis au hasard, peu importe l'origine. Les gouvernements hésitent donc à s'impliquer. Pour ce qui est de l'aspect économique, les commandites sont difficiles, presque impossibles à trouver. J'imagine mal une compagnie de chaussures fournir les espadrilles à des joueurs qu'elle ne connaît pas!», indique M. Filion. «De plus, les journaux avec leur attitude chauvine ignorent l'inter-crosse. Ce sont les rivalités qui font vendre les journaux», rappelle-t-il.

François Tardif a lui-même participé à ce genre de compétition. «J'ai joué trois parties à Montréal contre l'équipe du Canada, de Belgique et contre une formation Belgique-Corse. J'ai aussi pris part aux 11^{èmes} Jeux Mondiaux à Manchester, en Angleterre», précise-t-il.

De ces rencontres, il retient beaucoup. «J'ai appris à faire confiance aux autres. Avec le mode de compétition, t'as pas le choix. Apprendre à perdre aussi, quand tu te fais compter un but à dix secondes de la fin de la troisième période, et que tu perds par un seul point, c'est pas facile. Mais tu

GRAND-MAMAN AU HOCKEY



GRAND-MAMAN

La saison du hockey est là avec tout ce que ça comporte de commentaires positifs ou négatifs, selon ce que chacun en pense et selon le club gagnant. Ça ne laisse personne indifférent sauf, bien entendu, quelques exceptions. Souvent, certaines femmes sont des veuves du hockey. C'est sûr, ça existe aussi.

Moi, j'aime regarder une bonne partie à la télé, mais je suis surtout passionnée par les joutes d'enfants. Ceux que je vais voir à l'aréna ont entre 6 et 14 ans. Quel plaisir de regarder évoluer ces jeunes sur une patinoire! Ils jouent pour le plaisir et pour gagner. Ils y mettent tout leur cœur et il faut les voir quand l'un d'eux compte un but. Il n'y a pas d'argent en cause comme pour les adultes, mais je vous jure qu'ils pourraient donner des leçons de courage à plusieurs.

Je suis toujours transportée quand j'assiste à une de ces joutes endiablées et, croyez-moi, je n'en manque pas une. Souvent, ils ont à jouer dehors, ou dans divers arénas. Les enfants sont transportés en autobus avec leurs entraîneurs et je monte à bord du même autobus qu'eux. Que de belles leçons de fraternité nous pouvons tirer de ces enfants! L'autre jour, un petit de 10 ans a perdu son bâton dans le feu de l'action et plutôt que de retourner le chercher, il a continué à pousser la rondelle avec ses patins jusqu'au filet. Bien sûr, le but ne comptait pas, mais dans les gradins, les spectateurs étaient ravis. Tous ces parents étaient très enthousiastes ainsi que la grand-maman de l'un d'eux.

Je m'amuse avec ces petits amours. Théoriquement, je suis la grand-maman de tous. Je les aime tous beaucoup et je crois bien que c'est réciproque. On me pose souvent des questions face au plaisir que je prends avec tous ces enfants: «À ton âge, comment peux-tu t'amuser autant avec eux? Tu as passé l'âge de jouer!» Mais je me fous de toutes ces remarques. Je continue de plus belle à courir les arénas situés un peu partout autour de la ville et j'ai toujours quelques anecdotes à raconter à qui veut bien m'écouter.

La semaine dernière nous allions à Saint-Lin avec les jeunes de 14 ans. Comme ils sont un peu plus âgés, ils lancent un peu fort. La partie terminée, je longeais la baie vitrée afin de sortir un peu plus tôt pour ne pas nuire à la sortie des joueurs. Soudain, j'ai senti quelque chose déplacer mes cheveux et, en me retournant, j'ai vu la rondelle tomber devant moi. J'ai réalisé que c'était le dernier lancer, celui de la victoire, qui m'avait frôlé de si près.

Tout le monde a eu très peur pour moi et je me suis vue entourée de tous mes amis. Ce n'est que plus tard, à mon retour à la maison, que j'ai réalisé ce qui venait de se produire. Un peu plus près de ma tête, et c'en était fini de grand-maman. Je me suis dit que le Seigneur ne voulait pas de moi, du moins pas maintenant.

Croyez-moi, ça ne m'a pas arrêtée et je continue de suivre mes petits bouts de choux lors de leurs déplacements. S'ils perdent, je les console et s'ils gagnent, c'est l'euphorie. Félicitations, caresses, petits becs, tout y passe pour le plaisir de tous. Et c'est ainsi que le hockey permet à une grand-maman de trouver le moyen de se distraire sagement, d'aimer les petits et de se faire aimer d'eux.



La révolution financière du film «15 février 1839»

PIERRE FALARDEAU, UN «PATRIOTE» DU CINÉMA

BRYAN DIONNE

Cinéaste et scénariste au talent reconnu, Pierre Falardeau se démarque par son style cru et tranchant. Ses longs métrages, *Elvis Gratton*, *Le Party* et *Octobre*, ont déjà établi sa réputation. Sa spontanéité et ses opinions politiques et sociales, en font un des réalisateurs les plus en vue de notre cinéma national. Il tente présentement de réaliser un film, «15 février 1839», sur la période tumultueuse des Patriotes.

Le scénario du film «15 février 1839» relate les 24 dernières heures qui précèdent la mise à mort de Marie-Thomas Chevalier De Lorimier et quatre autres patriotes. Dénouement historique qui a eu lieu à la prison de Montréal (située alors au coin des rues De Lorimier et Notre-Dame) où 800 patriotes canadiens-français étaient incarcérés et promis à une mort certaine. De Lorimier avait consacré une grande partie de sa vie à prendre une part active dans les mouvements populaires, et à lutter pour l'indépendance de ses compatriotes.

Peine de mort pour un film politique

Mais Falardeau se voit refuser à maintes reprises l'aide cinématographique des gouvernements. Depuis 1995, Téléfilm Canada a rejeté à trois reprises le scénario de 15 février 1839, même si les membres du comité de sélection de Téléfilm Canada le décrivent comme étant d'une justesse remarquable. Par contre le rapport d'analyse lui reproche son discours primaire et sa frustration trop évidente au point de vue politique. On croit que le scénario ne cadre pas avec la situation politique actuelle. «Y en a un qui a dit, «y veut faire un film comme ça, juste avant le référendum?» C'est certain que j'parle fort pis que j'dis c'que j'pense, mais le problème de la censure est universel, y en a au théâtre, à TV, affirme Pierre Falardeau. Téléfilm Canada, le Conseil des arts, Radio-Canada, y s'disent indépendants, ça, c'est vrai dans la charte, mais dans la réalité, c'est une autre affaire! Y sont là juste pour contrôler. T'as intérêt à être poli. Tu fais ton p'tit chien pis tu branles d'la queue. Chaque société a ses blessures profondes, eux autres y sont là pour nous empêcher d'y toucher», poursuit-il.

Suite à ce refus, Falardeau s'entoure de Gaston Miron et de Paul Buissonneau. Ensemble, ils repensent le langage, jugé tendancieux, et revoient la structure dramatique, mais la seconde lecture ne changera rien. Les mêmes arguments reviennent et Téléfilm Canada se questionne sur la pertinence de remuer de vieilles cendres.

Un éternel recommencement

Des refus de la sorte, le cinéaste en a vu d'autres. «Y a des fois, j'ai envie de toutte crisser ça là. C'est fatigant d'avoir à te battre tout le temps. Une idée c'est fragile, si tout le monde te tape dessus, c'est ben difficile», affirme Falardeau.

Et s'il abandonnait, que ferait-il? «C'est plein d'affaires que j'pourrais faire, j'pourrais écrire dans *L'itinéraire*, c'est aussi valable. Mais le cinéma, ç'a plus d'impact, c'est plus puissant, c'est pour ça que c'est contrôlé. Au théâtre, t'as plus de liberté, mais le cinéma quand ça décolle, WOW! C'est comme l'artillerie lourde pour défendre un peuple. Mais j'pourrais faire de la vidéo, j'en ai fait en masse. Un coup de 12, ça fait mal en maudit!», raconte-t-il.

Malgré tout, Falardeau croit que les gouvernements font le

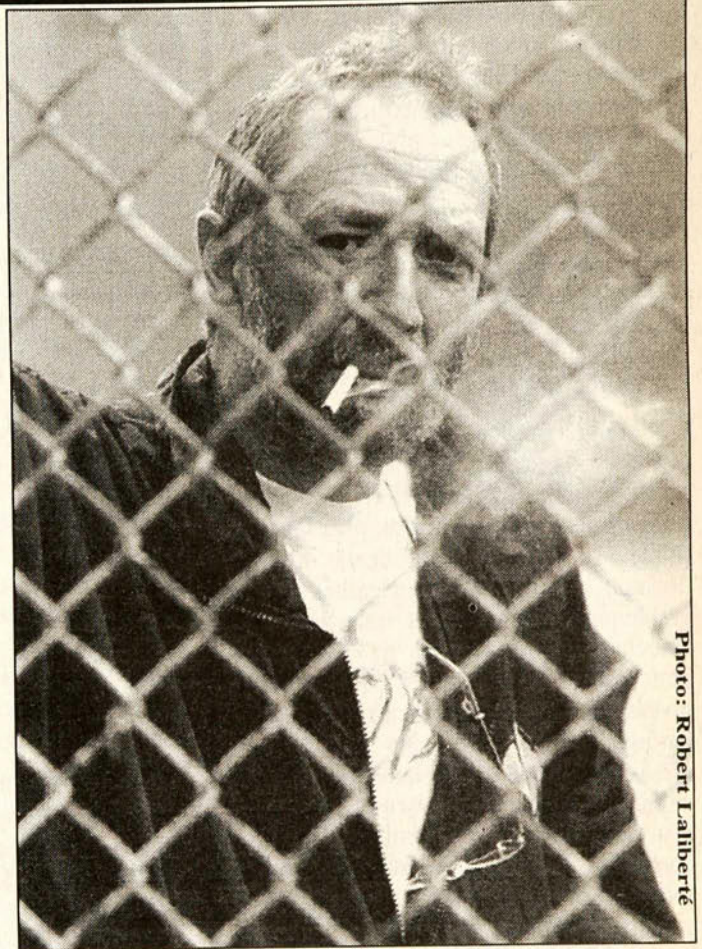


Photo: Robert Laliberté

nécessaire pour les artistes d'ici, il se questionne par contre sur la pertinence de ceux qui en profitent. «Y a des artistes en masse qui ont des subventions. Mais on encourage ceux qui font des choses douces, ceux qui dérangent pas. Si t'es un artiste d'la supposée avant-garde, un auteur original, tu peux avoir de l'argent, tu peux peindre avec ta marde si tu veux, y en donne à n'importe qui», déclare-t-il.

Un film du peuple... financé par le peuple

En octobre 1996, Nadine Vincent, professeure de linguistique de l'Université de Sherbrooke, écrit une lettre d'opinion dans le journal *Voir* pour exprimer son indignation envers la décision à caractère politique et non artistique de Téléfilm Canada. Elle lance l'idée de former un comité pour venir en aide à Falardeau.

«Suite à cette parution, une rencontre est planifiée au «Porté Disparu». Pierre était là, Nadine Vincent et plusieurs personnes intéressées par le projet. J'ai moi-même décidé de m'impliquer à fond dans l'organisation», explique Sylvie Martin, coordonnatrice du comité. La SODEC a accepté le scénario. Si nous amassons les fonds manquants, ils financeront la moitié des coûts reliés à la création du film qui sont de l'ordre de 1 240 000 \$.»

Par contre, les membres du comité ne se donnent pas de limite de temps puisqu'ils sont conscients qu'il est impossible de prévoir à l'avance le déroulement d'une telle levée de fonds. «Le

dernier rapport indique que 75 000 \$ ont été amassés», poursuit Mme Martin.

Pierre Falardeau ne s'attendait pas à une telle démonstration de solidarité. «Y a des bouttes, ça m'gêne en maudit. Ça m'dérange pas de m'battre pour une cause, mais là c'est moé la cause! C'est touchant de voir quelqu'un donner un cinq ou un dix, y sont peut-être serrés, mais y donnent pareil. C'est intéressant pour un artiste de voir que son oeuvre est reconnue. C'est rassurant. Moé, j'fais pas ça pour les critiques ou les journalistes, j'fais ça pour le vrai monde. C'est un combat pour la liberté d'expression», conclut-il.

On s'implique ailleurs en province

Le lancement officiel du comité a eu lieu le 30 mai dernier au Spectrum. Une trentaine d'artistes étaient sur place, dont Éric Lapointe, Dan Bigras, ainsi que Sylvie Drapeau et Luc Picard, qui incarneront les rôles principaux. Depuis la tenue de cet événement, ses membres organisent des conférences un peu partout au Québec. «Il y a même des sous-comités ailleurs dans la province, à Rimouski et Matane par exemple», affirme Sylvie Martin.

On peut participer à la levée de fonds en signant la pétition adressée à Téléfilm Canada, en se procurant différents articles de promotion, ou en faisant un don en argent, ce qui donne le privilège d'assister à la première du film.

Pour toute information ou contribution, s'adresser à Mme Sylvie Martin, au (514) 522-1502.

UN SAINT-LAURENT FRAPPÉ



DENIS MUNGER

L'actualité n'a pas fini de nous rappeler l'importance du rôle que l'élément liquide joue dans nos vies. Pas surprenant de retrouver la trace (sic) de la consommation d'eau et de ses dérivés sous la forme de nombreuses bouteilles qui jonchent nos rues, comme dans les coins les plus reculés. Preuve de civilisation?

En effet, qu'ils soient fait de verre ou de plastique, de carton ciré ou d'aluminium, environ 15 % de ces quatre milliards de contenants par an, tous formats confondus, trouvent le chemin de l'usine de récupération. La plupart de ces boissons sont consommées hors de la maison, le plus souvent dans des lieux publics non équipés à cet effet. Aussi, une myriade de ces bouteilles décorent de façon tenace le passage de "l'homo urbanus" et lui rappelle «Tu es ce que tu jettes.»

L'automne dernier, un article de La Presse mentionnait la disparition éventuelle de 1 000 emplois chez les brasseurs locaux, occasionnée par l'introduction de la bouteille gros format (1,18 L) non consignée sur le marché domestique. Il faut savoir que les mesures de consigne mises en place lors des années 60 assuraient jusqu'à ce jour un taux de récupération inégalé (plus de 80 %) grâce à un retour, en moyenne de 16 fois, de la bouteille en usine. Ce n'est pas peu dire.

Selon les mêmes sources du Bureau des audiences publiques (BAPE), la vente de plus d'un milliard d'unités (on en boit de la bière au Québec!) ne requerrait que 250 millions de contenants, d'où une économie appréciable par réduction des emballages et un rendement global plus respectueux de l'environnement.

En juin 1996, les brasseurs faisaient deux suggestions dans le cadre des audiences sur la gestion des matières résiduelles: hausser à 10 cents la consigne en vigueur, ce qui inciterait les gens à recycler et appliquer cette hausse à tous les contenants de boisson en circulation (eau, lait, jus, etc.). Il s'agit de songer aux changements qu'entraîneraient pareilles mesures chez votre dépanneur, pour mettre en doute

la réalisation d'un tel marché par le biais d'institutions, toutefois, déjà fort encombrées.

Au même titre, la mise en place d'un réseau de collecte locale permettrait le paiement plus élevé de consignes pour les produits toxiques, les pneus, les piles, etc. Elle créerait quelques milliers d'emplois et améliorerait sensiblement l'approvisionnement des usines de traitement. Y arriverons-nous avant d'avoir les épaules clouées au sol? L'avenir nous le dira.

L'étalage d'une gamme de contenants d'eau naturelle, du quart de litre au Matusalem (sic) de 20 litres n'affichait en grosses lettres que le coût de la consigne de ce dernier, 5 \$. Or, le même matériau (PETE) fait l'objet de consigne chez les fournisseurs d'eaux gazeuses d'un ou deux litres. Qu'y a-t-il à comprendre? La bouteille d'eau (la bouteille, je dis bien), est-elle plus écologique que la bouteille d'eau gazeuse? À en juger par le coût de la consigne appliquée aux réservoirs par les distributeurs d'eau, une consigne de 25 cents pourrait s'appliquer théoriquement à la bouteille d'un litre, si l'on respectait une simple règle de trois, élémentaire.

Une telle mesure ferait assurément disparaître de notre décor urbain la multitude de bouteilles de lave-glace (4 L) apportée dans nos rues par chaque vague de gel et de redoux.

CAMPEAU
OUELLET
NADON
BARABÉ
CYR
DE MERCHANT
BERNSTEIN
COUSINEAU
HEAP
PALARDY

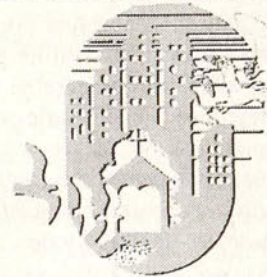
AVOCATS

1406, rue Beaudry
C" P" 95, Succursale «C»
Montréal (Québec)
H2L 4J7

Téléphone: (514) 528-7228
Télécopieur: (514) 528-1353

Mandat d'aide juridique accepté
ASSURANCE-CHÔMAGE - DROIT DU TRAVAIL - AIDE SOCIALE - LOGEMENT/RÉGIE DES RENTES

BonSecours Inc.



Centre de réhabilitation pour démunis
alcooliques/toxicomanes de 25 ans et plus

Admission
de 9 à 16 heures
565, Dublin

(514) 935-8882

LE SUICIDE... JAMAIS DE LA VIE!

C'est du 8 au 14 février que se tiendra la huitième Semaine provinciale de prévention du suicide dans l'est du Canada. Plus de 500 organismes, corporations, individus et organisations de divers milieux feront la promotion de la prévention du suicide. Un grand nombre de rencontres, de conférences et d'activités de sensibilisation et d'information, seront tenues à l'intention du grand public sous le thème LE SUICIDE... JAMAIS DE LA VIE!

Le Québec détient le record peu enviable du plus haut taux de suicide. Près de 1 300 personnes se suicident chaque année et, plus inquiétant encore, la population semble s'habituer à ce problème grave. D'où l'importance de souligner la Semaine provinciale de prévention du suicide. «La population s'habitue à un certain taux de suicide, la société est muette vis-à-vis ce problème. Par exemple, souvent on ne fait pas l'autopsie des personnes âgées, oubliant que c'est parfois un suicide qui a causé la mort», affirme Lise Lépine, de l'Association québécoise de suicidologie.

Les signes inquiétants

Selon une enquête de Santé Québec, les problèmes que vit la population québécoise (isolement social, pauvreté croissante, difficulté d'adaptation, etc.) influencent les risques suicidaires. Pas moins de 26,3 % des Québécois auraient un indice de détresse psychologique élevé, une augmentation de 7,3 % depuis 1987.

Les jeunes suicidés

Le phénomène chez les jeunes est inquiétant. Comme il s'agit souvent d'un geste impulsif, il est primordial de restreindre l'accès aux armes à feu, qui sont utilisées dans 45 % des suicides des garçons, 18 % chez les filles. Une déprime importante où l'usage de drogues, associé à une expérience humiliante, la plupart du temps banale, expliquent une forte majorité des suicides.

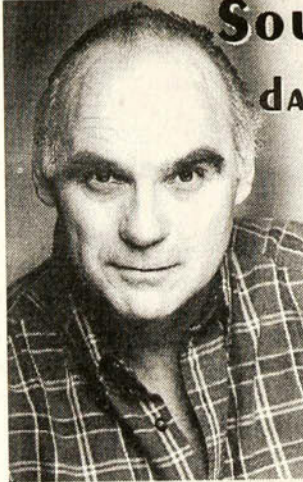
La grande médiatisation du suicide de personnalités connues confère aussi un caractère héroïque au geste suicidaire. On a qu'à penser au chanteur populaire Kurt Cobain dont le suicide avait provoqué celui de plusieurs jeunes à l'échelle planétaire. «Pour comprendre, je me remets dans la bulle de mon adolescence. On ne parle pas, ou encore, on ne parle qu'aux personnes en qui on a vraiment confiance. Quand cette confiance disparaît, c'est autre chose. Les jeunes croient en leurs idoles et leurs idéologies. Quand celles-ci disparaissent, elles créent un grand vide», raconte Mme Lépine.

Une intervention adéquate

Chaque comportement présente un profil particulier. «En cas de doute, s'adresser à Suicide-Action, au (514) 723-4000. Si on ne sait pas comment intervenir, on nous donne des pistes pour évaluer le processus à suivre», précise Lise Lépine. Il y aura aussi une ligne d'aide téléphonique, dans le cadre des activités de la semaine de prévention, qui sera opérationnelle du 15 janvier au début mars. Composez le 1-800-696-5858.

SOUCIEUX du suicide DANS NOTRE SOCIÉTÉ

CYLVIE GINGRAS



Il incarnait Germain Claveau, prof grincheux d'une polyvalente dans "Zap", méchant docteur dans "Les machos" et masochiste dans "Les Duval". Jean-René Ouellet, porte-parole de la Semaine provinciale de prévention du suicide, est aux antipodes de ces personnages mal aimés. Même bousculé par le temps, c'est avec générosité qu'il a accepté d'accorder une

entrevue à L'itinéraire.

«Je suis sensible au suicide, raconte-t-il. C'est la misère humaine. Je n'ai pas été touché par le suicide dans mon entourage... Mais quand j'avais 16 ans, un bon ami, François, un gars plein de talents, a été trouvé mort, pendu à un arbre... Rien ne laissait présager un tel geste. Ça marque...»

«J'ai 50 ans. Il y a 35 ans, le suicide n'était pas "normal". Depuis 20 ans, il y a une recrudescence de misère et je crois que c'est ce qui fait augmenter le nombre de suicides.»

Est-ce que 10 jours par année consacrés à la prévention du suicide sont suffisants? «Les gens sont bombardés, sollicités de toutes parts... Chaque jour, il faut être conscient que le suicide existe. Ces 10 jours sont l'occasion de sensibiliser la population. Il faut agir, et agir, c'est PARLER du suicide. Ce qu'on fait, entre autres, c'est de nommer les gens qui se sont suicidés, c'est de dire que François, Paul et Louise se sont enlevé la vie, mais que pour nous, le suicide... jamais de la vie parce que la vie est ce qu'il y a de plus important. Le suicide frappe fort chez les baby boomers, surtout chez les hommes âgés de 30 à 50 ans.»

M. Ouellet parle des différentes dimensions du problème du suicide. «Notre leitmotiv est le suivant: il ne faut pas que le suicide reste un sujet tabou à cause des survivants. Par exemple, une femme, mère de quatre enfants qui trouve son mari pendu dans le garage. Cette mort a un impact énorme sur la vie de chacun des membres de cette famille. On a malheureusement tendance à penser au mort et à oublier les survivants.»

«Parfois, il est vrai qu'il y a peu de signes qui laissent présager le suicide, mais généralement, il y en a toujours. Il faut être sensible et attentif aux mots-clés, aux commentaires d'une personne qui va plus ou moins bien. Il faut prendre ça au sérieux.»

«Un second aspect relié au suicide est celui où des gens se "vident" pour aider une personne déprimée. Ils peuvent à leur tour être pris dans un engrenage dangereux. Les aider c'est les référer à des personnes ressources compétentes. Enfin, à cet aspect s'ajoute le suivant: les gens se désintéressent du tissu social alors qu'au contraire il faudrait démontrer aux enfants qui grandissent notre propre engagement social. À travers le mien, par exemple, ma fille voit l'importance, l'émerveillement de la vie avec les difficultés et les joies qu'elle nous apporte, même si parfois on a l'impression qu'elle nous apporte plus de peines que de joies.»

MON AMI, LE CHANTEUR CRISS LEE... EST PARTI

TÉMOIGNAGE DE GABRIELLE GIRARD



J'ai appris dernièrement le suicide du chanteur de Talamasca, Criss Lee. Je le connaissais depuis une douzaine d'années. J'avais

eu l'occasion de l'interviewer, en juillet dernier, pour faire un article sur leur dernier album «The Lonesome Vampires Society». Criss avait également composé une chanson sur le suicide par amour «Red love» et m'avait confié dans l'entrevue: «Il y a des gens qui vivent avec une telle douleur à l'intérieur d'eux-mêmes qu'ils en viennent à ne plus s'aimer et rêvent de disparaître.»

Je me sens totalement impuissante et vulnérable face à ce décès volontaire. Ce n'est pas évident de voir les signes, on les voit souvent trop tard. Et on se dit «comment se fait-il que je n'ai pas pu voir ça avant?»

Mais en même temps, je me dis que ce n'est pas ma faute à moi s'ils sont morts, s'ils ont posé ce geste. Et à quoi bon en chercher la raison, puisque bien souvent ils sont partis sans s'expliquer. J'aurais aimé être là, faire plus, mieux voir, mais bien souvent, on ne voit même pas sa propre situation. On tombe généralement soi-même dans la déprime sans même s'en rendre compte.

Je ne voudrais pas que la peine qu'on vit suite au suicide d'un proche devienne une torture, une culpabilité qui dépasse une situation que personne ne contrôle. On veut tous sauver la vie d'autrui, mais on a de la misère à sauver sa propre peau, dans ce maudit monde! Pardonnez ce dernier cri du coeur...

L'escalier, un livre qui fait réfléchir les jeunes sur le suicide

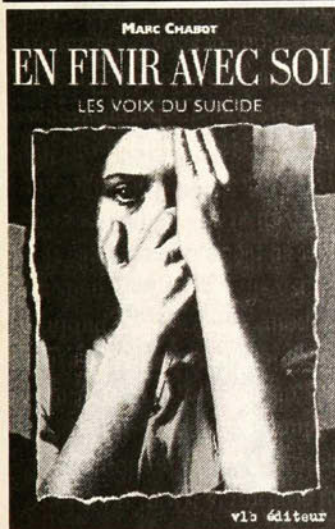
Écrit par André Lemelin et Denis Bigras, et illustré par Marc Gagnon, le conte fantastique pour adolescents s'intitule *L'escalier ou les aventures incroyables de Julie Vézina* et est édité par Planète Rebelle. Les auteurs ont raconté à plusieurs reprises *L'escalier* ou les aventures incroyables de Julie Vézina à des groupes d'adolescents. Suite à leurs suggestions, ils ont aiguisé leurs vieux crayons et ont écrit leur histoire.

Le livre raconte l'histoire de Julie Vézina a conclu un pacte de suicide avec son ami Stéphane Descôteaux. En descendant les marches de l'escalier de l'appartement familial, Julie fait une chute et tombe dans le coma. Elle fait alors un voyage initiatique et rencontre plusieurs personnages de contes et de légendes célèbres.

Au fil de son cheminement, Julie sent lentement qu'elle est de plus en plus prisonnière de son voyage intérieur. Heureusement, Schéhérazade, le personnage du dernier conte, lui indique une porte de retour. Mais Julie reviendra-t-elle à temps pour sauver son ami Stéphane Descôteaux?

L'originalité du conte se trouve dans la fin de l'histoire qui se termine avec une question: «Doit-on sauver oui ou non Stéphane Descôteaux avant qu'il se suicide?» En s'y prenant ainsi, les auteurs évitent de tomber dans le piège moraliste du conte et laissent aux jeunes le soin de répondre par eux-mêmes et prendre une position sur le suicide.

C'est par une approche équilibrée entre des moments dramatiques et humoristiques que le thème de la mort est abordé dans le conte. Les auteurs ne prétendent pas apporter de réponses définitives au problème de suicide chez les jeunes; ce sont plutôt les personnages apparaissant dans le conte qui incitent les jeunes à réfléchir et à prendre position. Un livre qui amène les jeunes à discuter de prévention.



Vient de paraître aux Éditions VLB «En finir avec soi/Les voix du suicide», écrit par le philosophe Marc Chabot. L'analyse de l'auteur contenue dans cette oeuvre est à la fois poétique et philosophique. M. Chabot évite les statistiques dont on est si friand; il évite le piège facile de la morbidité. La lucidité du regard qu'il pose sur le phénomène du suicide nous apporte quelque réconfort malgré ses pronostics peu encourageants.

Comme il l'écrit lui-même, son essai n'a pas la prétention de résoudre le problème du suicide. Il veut délicatement poser les pieds au pays du silence. Il veut marcher quelques heures avec ceux et celles qui ont choisi de se taire définitivement. M. Chabot perçoit l'art comme une voie d'évitement du suicide. Il cite plusieurs artistes, surtout des écrivains, dont il dresse un portrait: «On pourrait penser que l'écrivain est celui qui s'approche le plus de la liberté. Il tient une plume dans sa main, il écrit, il est

publié, il est lu, il est commenté, il est analysé, il reçoit des prix, il est cité, il participe à la création de l'univers, il est celui qui donne à voir. L'être humain est un détail de la création.»

«Ce n'est pas d'un public qu'a besoin l'humain qui souffre, c'est d'une oreille arrachée au temps présent, d'une présence. Les suicidés de la littérature le disent partout dans leurs écrits. Il faut bien peu de choses pour défaire un humain. Il en faut tellement pour le mettre au monde et lui offrir des mots, le temps, le courage d'être», écrit M. Chabot.

Il pose un regard on ne peut plus contemporain sur notre société: «Nous la voulions, la société des loisirs. Il faut maintenant vivre avec ce qu'elle nous offre, c'est à dire peu, très peu pour l'âme. [...] Je crois qu'il y aura de plus en plus de suicides, et je ne l'écris pas le coeur content. Je l'écris comme si notre société était désormais en état perpétuel d'urgence. Les sociétés que nous fabriquons manquent de sens. Pourtant, elles en débordent, mais nous faisons du sens comme nous fabriquons des modes, cela ne suffit pas.»

Marc Chabot conclut: «Je n'invente rien en affirmant que ce monde est en manque d'amour et d'amitié. Je n'invente rien en affirmant que seuls l'amour et l'amitié peuvent faire contrepoids à l'indifférence. C'est pour cette raison que le suicide est un problème «social» si difficilement maîtrisable.»

Cylvie Gingras



Plusieurs têtes valent mieux qu'une Une boutique de perruques qui vaut le tour de tête



REBECCA STACEY

Le quartier Centre-Sud, qui a bien changé avec les années, et n'a plus la même tête. Les maisons n'ont plus la même allure, les commerces ont changé, mais chose certaine, le secteur de la rue Ste-Catherine a repris du poil de la bête avec ses bars et ses restos. Mais il y a quelque chose qui est toujours là. La maison Perruques Louis XIV, établie à Montréal depuis 34 ans. Une boutique qui vend jusqu'aux États-Unis.

Cette entreprise peu ordinaire est située au 1356, rue Ste-Catherine Est. «C'est ma mère et moi qui avons fondé l'entreprise en 1963», affirme Mme Josée Seminaro. Elle dirige maintenant seule la boutique familiale. La raison d'être de Perruques Louis XIV est de fournir des perruques de grande qualité. «Durant les années 60, les perruques étaient à la mode, mais nous nous sommes rendu compte que le port de la perruque était aussi une nécessité pour bon nombre de clients. Mis à part l'aspect mode, nos perruques sont utilisées au théâtre, au cinéma et pour des raisons médicales. La calvitie causée par les accidents ou des brûlures à la tête nous amène beaucoup de clients parmi lesquels de nombreux hôpitaux montréalais. En plus nous offrons 10 % de rabais dans les cas de calvitie causée par la maladie.»

«Il y a d'autres cas où on porte une prothèse capillaire: fêtes, déguisements, allergie aux permanentes ou tout simplement pour des raisons personnelles. J'avais déjà certaines connaissances en coiffure, mais le plus important c'est surtout d'être en mesure de comprendre les besoins qui font porter une perruque», affirme Mme Seminaro. Elle ajoute qu'il est important de bien connaître son produit et d'être à l'écoute de la clientèle afin d'apporter aux gens

exactement ce qu'ils cherchent. Cela vient avec des années d'expérience», précise Madame Seminaro.

À savoir si la maison a comme clients des comédiens ou des travestis du monde du spectacle (la rue Ste-Catherine comporte deux cabarets de travestis) Mme Seminaro répond: «Fort probablement mais, vous savez, les clients me parlent beaucoup plus de leurs besoins capillaires que de leur vie personnelle.»

Un choix impressionnant de coiffures



En faisant un peu le tour de la boutique en compagnie de la charmante propriétaire, je me rends compte que Perruques Louis XIV possède un très grand choix de perruques d'importation, un choix de 250 styles différents, allant du classique au punk en passant par le glamour, tant pour les femmes, que pour les hommes et les enfants. Les bonnets ont été conçus pour s'ajuster à toutes les pointures ainsi qu'au confort de chacun, y compris les bonnets ultra petits pour les cas de calvitie. Les bonnets sont disponibles en fibres synthétiques ou naturelles (cheveux humains), tous conçus pour se coiffer facilement. Sont également disponibles les postiches, tresses ou toupets. Pour ce qui est des couleurs, elles proviennent des mélanges créés par les plus grands noms sur le marché, et ce, dans des tons très simples, ceux en vogue, de couleurs unies, soit en mèches, soit ton sur ton. Les perruques sont toutes vérifiées par des inspecteurs qualifiés dès leur confection. Chez Perruques Louis XIV, on accepte les commandes payées à la livraison, et ce, à travers le Canada et aux États-Unis. De plus, l'entreprise peut expédier immédiatement toutes les commandes grâce à son vaste inventaire. Et enfin, les Perruques Louis XIV sont garanties de tous défauts de confection par le manufacturier, sinon on les échange dans les sept jours suivant l'achat, si bien entendu, les perruques n'ont pas été portées, coupées ou brûlées.



Déprimés Anonymes

Recherchons bénévoles pour service d'écoute téléphonique.

Des personnes en souffrance ont besoin de votre soutien.

Cours de formation gratuit.

Contactez Louise au 278-2124



Photos: Gabrielle Girard

UN COMMERCE QUI GARDE LA TÊTE HAUTE

De la petite histoire, Mme Seminaro n'a rien à signaler si ce n'est que d'avoir été témoin de clients qui ont pleuré de joie lorsqu'ils se sont vus avec des cheveux. Aujourd'hui, loin des années 60, il faut croire que si l'entreprise existe encore, c'est qu'elle est bien portante. «Les affaires ont toujours été bonnes. C'est principalement à cause de notre choix ainsi que de l'accueil que nous réservons à nos clients, lesquels se disent satisfaits», affirme Mme Seminaro.

Mme Seminaro est bien consciente de la pauvreté beaucoup plus évidente de nos jours. «La pauvreté selon moi, c'est un fait de la vie, et ce, dans le monde entier. De plus en

plus présente, elle touche énormément de monde, mais en ce qui concerne l'achat de perruques, chez Perruques

Louis XIV nous offrons de bons prix et un spécial chaque mois. Par exemple, une perruque à 125 \$ peut se vendre 69,95 \$.»

En ce qui concerne l'itinérance, telle qu'on la constate si bien rue Ste-Catherine où la mendicité s'observe quotidiennement, Mme Seminaro pense qu'il y a beaucoup de personnes qui ne sont pas prêtes à affronter la vie. Pour certaines d'entre elles, qui ont vécu une bonne partie de leur vie en institution psychiatrique, le fait de se retrouver seules et non préparées provoque un choc. Les coupures, les fermetures et tous ces changements se ressentent d'une autre façon. Évidemment, l'alcoolisme, la drogue et l'emploi de plus en plus difficile à obtenir sont d'autres facteurs qui contribuent à jeter une partie du monde à la rue», conclut Mme Seminaro.

Abonnement à L'itinéraire



Nom: _____

Prénom: _____

Adresse: _____

Téléphone: _____

Un abonnement d'un an (12 numéros) frais de poste compris

40\$

Abonnements supplémentaires Nombre d'abonnement(s)

20\$

À compter du mois de _____

Signature _____

Envoyez un chèque ou mandat poste à l'ordre du Journal L'itinéraire 1907, rue Amherst, Montréal (Québec), H2L 3L7.

Si vous ne pouvez acheter L'itinéraire sur la rue...



Nouvelles internationales par Cylvie Gingras
Ces informations proviennent de
différents journaux de rue à travers le monde.

Éric CIMON

Depuis décembre dernier, les journaux de rue compte un nouveau-né, le Street Feat de Halifax, Nouvelle-Écosse. Créé par le Hope Community Enterprise (Entreprise communautaire de l'espoir), le Street Feat est le neuvième journal de rue canadien. En juin dernier, Michael Burke, directeur du journal, a contacté L'itinéraire afin de se renseigner sur la création d'un journal de rue. Michael Burke est originaire du Québec, tout comme Marie-Hélène Bonin qui a participé à la création du journal sud-africain, Homeless Talk. Est-ce que le Québec est à développer un nouveau champ d'expertise?

Le Making Change à Los Angeles, Un journal de rue sur Rodeo Drive

Depuis novembre dernier, Los Angeles a aussi son journal de rue: Making Change. Cela tombe à point car dans cette région des États-Unis, les autorités semblent éprouver un malin plaisir à faire la vie dure aux sans-abri et à leurs sympathisants. Le journal, très activiste, dénonce page après page les absurdités et abus du système américain. Dans le Making Change, on trouve même une rubrique de surveillance policière et des arrestations farfelues faites par les agents.

On y trouve des exemples de constats d'infraction donné à des itinérants: avoir retiré des ordures des poubelles de la ville (passible d'une peine d'emprisonnement); avoir laissé des biens tels, sac de couchage et couverture sans surveillance sur le trottoir et possession illégale de "panier d'épicerie". Le nom des officiers de police est indiqué en caractère gras pour mettre la pression du public sur les agissements de ces policiers.

Compte tenu des histoires inimaginables qu'on lit dans le Making Change, le journal pourrait être baptisé le journal des horreurs ou encore, celui de l'absurdité humaine.

L'itinéraire !

Un apport à la société...

Une bonne idée...

*Les soeurs de la congrégation de Notre-Dame
Conseil de la Province Ville-Marie*

Frasques politiques

Cylvie GINGRAS

Il y a des politiciens qui sont prêts à tout pour faire valoir leur point, lit-on dans le Big Issue londonien. Le Premier ministre d'Italie, Marco Pannella, qui, pour encourager la légalisation des drogues, distribue gratuitement du haschisch. En Ukraine, le conseiller Sergei Mosin, 51 ans, est reconnu pour ses frasques publicitaires. Afin de mettre l'emphase sur le port du condom, il a publié des photos le montrant en pleins ébats sexuels; il a mis le feu à la Chambre du conseil afin de protester contre les coupures dans le services des incendies. Devant les journalises, il a donné une ultime démonstration. Il a délibérément ingurgité une poignée de barbituriques pour ensuite téléphoner pour une ambulance. Par son geste, il voulait démontrer la lenteur des services ambulanciers et il l'a prouvé parce que l'ambulance est arrivée... cinq heures plus tard! M. Mosin était mort. «Notre conseiller a démontré un point de vue important et quand nous aurons le temps, nous étudierons le problème», a commenté le maire.

Un Français maniaque de la propreté?

Un Français a inventé des toilettes ultra hygiéniques, apprend-on dans un article de France Presse. Il est impossible de sortir des toilettes sans s'être d'abord lavé les mains. La porte du cabinet baptisé "Ten Plus" (ten pour dix en anglais) reste verrouillée tant que l'eau n'a pas coulé pendant dix secondes au lavabo. C'est l'invention d'un carreleur, Jacques Robaey, 57 ans. De plus, on ne peut même pas tricher en faisant couler l'eau sans se laver les mains car le robinet est déclenché par une cellule photo-électrique qui est reliée à la serrure de la porte, électrique elle aussi. L'inventeur a eu cette idée suite à un reportage télévisé qui montrait des traces de nombreuses d'urine dans un plat de cacahuètes d'un bar parisien.

Les plus démunis au théâtre.. grâce aux Caisses Pop!

Les Caisses Desjardins de la zone Centre-Sud de Montréal s'associent au Groupe de la Veillée pour créer les AVANT-PREMIÈRES DESJARDINS à l'Espace la Veillée. Conscients du rôle social important qu'ils ont à jouer, les Caisses de la zone Centre-Sud de Montréal et le Groupe la Veillée ont élaboré ce projet afin d'augmenter la qualité de vie des résidents du quartier. Ainsi, des personnes à faible revenu pourront assister aux avants-premières des spectacles présentés à l'Espace la Veillée. Ce moyen d'action vise à apporter un épanouissement culturel à la population concernée afin de contrer les problèmes reliés à l'isolement.

Les Caisses participantes sont: Caisse Populaire Sainte-Catherine de Montréal, Caisse Populaire Saint-Jacques de Montréal, Caisse Desjardins Hochelaga, Caisse Desjardins Nativité D'Hochelaga, Caisse Desjardins Maisonneuve - Viauville de Montréal, Caisse Desjardins de la Maison de Radio-Canada, Caisse Desjardins des Faubourgs de Montréal.

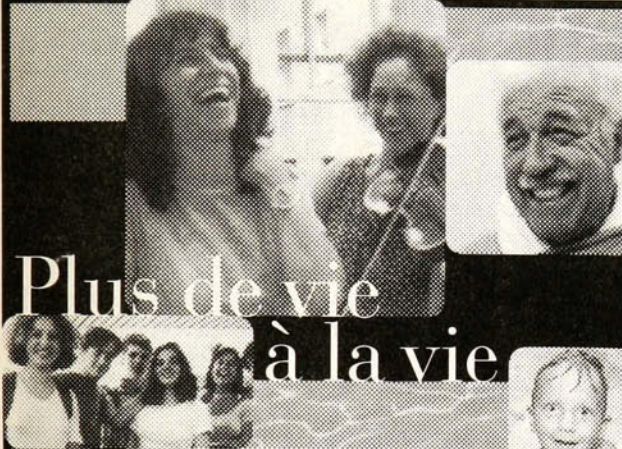
Plus que du logement...



FOHM
LA FÉDÉRATION DES O.S.B.L.
D'HABITATION DE MONTRÉAL


Pour location:
849-9024

Plus de vie à la vie



Une vie plus vivante pour tous.
Une vie plus facile pour les démunis.
Une vie plus dynamique pour les jeunes.
Une vie plus merveilleuse pour les petits.

Par leur action communautaire, leurs activités physiques, leurs services éducatifs et leurs programmes pour enfants, les douze centres du YMCA de Montréal veulent donner à chacun plus de vie à la vie.



Plus de vie à la vie

MONTRÉAL



Me Bertrane Royer
AVOCATE

spécialisée en droit carcéral
(libérations conditionnelles)

3689, rue Saint-Hubert Téléphone : (514) 522-5549
Montréal (Québec) (514) 522-4025
H2L 3Z9 Télécopieur : (514) 522-7626

LES OEUVRES DE



**LA MAISON
DU PÈRE**

550, boul. René-Lévesque Est
Montréal (Québec) H2L 2L3

Tél.: (514) 845-0168 Fax: (514) 845-2108

Une parole sur la place . . .

Bravo
L'itinéraire!

Une sérieuse implication . . .

Les Soeurs de la Providence
Province Notre-Dame

CHAMBRE DES COMMUNES

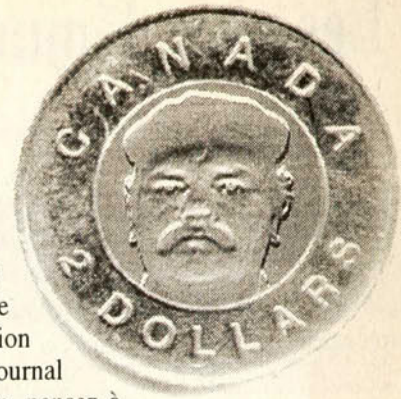


Bernard Bigras
Député de Rosemont

2105, rue Beaubien Est
Montréal (Québec)
H2G 1M5
Tél: (514) 729-5342
Télécopieur: (514) 729-5875

Un deux piastres c'est un deux piastres.

Depuis quelques mois, je suis camelot à la station Jean-Talon et je suis surpris de voir que les clients ne savent pas le prix du journal. C'est probablement parce qu'il n'y a pas eu de camelot à cette station depuis un an. Alors passez-vous le mot, le journal coûte deux dollars et quand vous aurez un, pensez à moi! Merci de votre compréhension.



**Votre tout dévoué camelot
Station Jean Talon
Gérald Pelchat**

L'Itinérant

SELON SÉBASTIEN BOYER

CAMELOT À MONT-ROYAL

L'itinérant représente l'image abjecte de la pauvreté et de l'exclusion sociale. Il est le fruit d'une société basée sur la surconsommation et la loi du plus fort. Sans exagérer, l'itinérant vit constamment avec une maîtresse: la solitude. Cette solitude-là lui donne la force de caractère pour affronter la misère et la pauvreté dans l'indifférence générale. L'itinérant survit pour manger et dormir, il n'a pratiquement pas de vie sociale. C'est la raison pour laquelle je m'accroche avec conviction en tant que camelot pour venir en aide à l'organisme pour lequel je travaille. L'Itinéraire se préoccupe de la fierté de Montréal, de sa pauvreté et de son délabrement.

De plus, en vendant le journal, je fais travailler beaucoup de monde, contrairement à cette vieille femme qui vient me couvrir d'insultes chaque jour lorsque je donne du pain aux plus démunis de la ville. Non, je ne vis pas dans la haine et le mépris des plus démunis.

L'homme, animal doté de raison

Sans valeurs spirituelles, l'homme est laissé à lui-même. Il court à sa perte dans l'industrie du vice et du divertissement cinématographique. L'industrie de la "crosse" est en pleine expansion à Montréal, surtout sur la rue Ste-Catherine. Cette rue est jonchée de détritibus, de bars à gogo dans le but de satisfaire les pulsions sexuelles des hommes.

L'homme, comme un animal, paie très cher pour ses satisfactions sexuelles dans une ville où la misère et la violence embrassent la pauvreté et l'exploitation. Cette industrie entraîne lentement mais sûrement des milliers d'hommes à devenir des itinérants. Les hommes, à cause de leurs comportements, causeront des pertes de revenus considérables pour le gouvernement. Une industrie qui détruit des familles au nom de la liberté sexuelle. La liberté sans responsabilités, c'est la perte de l'individu.

Chronique

à la rue



ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans notre édition du mois dernier. Dans l'article «Les ados et le sida», en page 26, nous mentionnons que le DSC de l'hôpital Saint-Luc offrait un service de dépistage du sida pour les usagers de drogues intraveineuses. Il s'agit plutôt d'un service offert par la Cohorte Saint-Luc, un projet de recherche dirigé par les docteurs Julie Bruneau et François Lamothe. Nous nous excusons de cette erreur auprès des instigateurs de ce service important.

Un
service
gratuit

TEL-AIDE



935-1101

Une
écoute
attentive

**Le sens communautaire
peut transformer le monde**

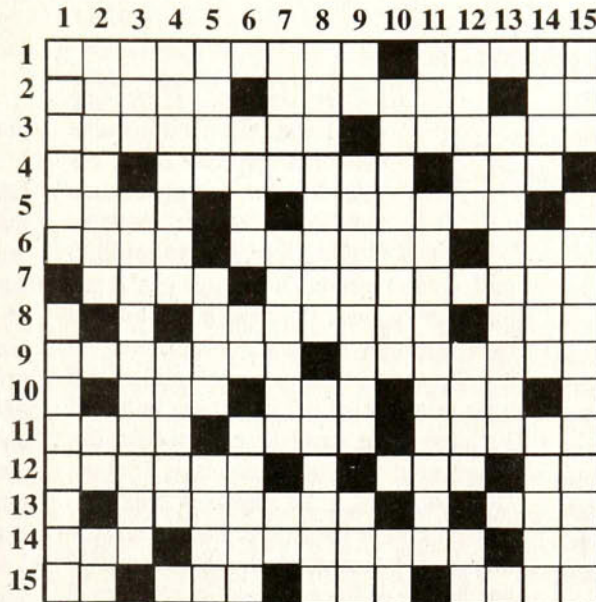
Formation de maîtres pour le préscolaire et le primaire
Baccalauréat de l'Université de Montréal

L'Institut catholique de Montréal
Tél.: (514) 735-4881

Horizontal

- 1- Caractère de ce qui est clair et transparent.- Endroit où l'on se cache pour guetter le gibier.
- 2- Plante à fleurs jaunes.- Qui est impartial.- Sélénium.
- 3- Mourir doucement, expirer.- Se dit d'une voix rude et comme enrouée.
- 4- Route rurale.- Longue lance de la phalange macédonienne.- Feuilletés.
- 5- Eructations.- D'un rang social élevé.
- 6- Nom gaélique de l'Irlande.- Mèche de cheveux.- Altesse Royale.- Terme utilisé au bridge.
- 7- Peut se dire d'un café...très fort, préparé par décoction du marc.- De la nature du sable.
- 8- Canal allant de la vessie au méat urinaire (Plur.).- Plumard.
- 9- En forme de croix.- Aptitude à reconnaître les sons musicaux et à s'en souvenir.
- 10- Part qui revient à chacun dans un partage.- Hallucinogène de synthèse qui agit surtout en modifiant les sensations visuelles et auditives.- Poème destiné à être chanté.
- 11- Passe sous silence.- Cherche à détruire quch à la base par une action progressive et secrète.- Appétit sexuel.
- 12- Creusant lentement en dessous, à la base.- Mollusque bivalve comestible.- Mesure chinoise.
- 13- Qui manifeste de la méchanceté.- Cuisinier, à bord d'un navire.
- 14- Rebut, racaille.- Écarter, reporter.- Pron. familial.
- 15- Dans le vent.- Entreprend avec courage, avec audace.- Agent secret né à Tonnerre.- Vapeur d'eau condensée en fines gouttelettes.

MIOTIS CROISÉES



Solution page 30

Vertical

- 1- Plante ligneuse grimpante.- Parfait dans son genre.
- 2- Chant d'entrée de la messe romaines.- Note.- A la mode.
- 3- Changement dans le plumage, le poil la peau des animaux vertébrés.- Caractère de ce qui exprime les choses avec crudité et réalisme.
- 4- Marquer de plis.- Fixer le cours d'une monnaie, une valeur.
- 5- On y fabrique des instruments de précision et d'optique.- Perdu, ruiné.- Dépouillées.
- 6- Qui a des touffes ou des pousses serrées et abondantes.- Coups de baguettes.- Monument monolithe vertical.
- 7- Sur la croix.- Plat espagnol à base de riz au safran, doré à l'huile et cuit au bouillon.- Saint-Normand.
- 8- Maillot en coton, à manches courtes.- Dépouille (qqn de qqch) par force ou par ruse.
- 9- Obtenu.- Appris.- Use par frottement.- Le moi.
- 10- Pratiquer une opération chirurgicale dans la boîte crânienne.- Consonnes jumelles.
- 11- Grand perroquet au plumage coloré.- Métal du groupe des terres rares.
- 12- Pousse son cri, en parlant du tigre.- Représentation sommaire de qqch.- Rubidium.
- 13- Contestation amenant des échanges de mots violents. (Plur.)
- 14- Droit d'utiliser la chose dont on est propriétaire.- Trou du pain et du fromage.- Esclave d'État, à Sparte.
- 15- Petite cheville.- Discipline médicale qui traite de la grossesse et de la technique de l'accouchement.

Carrefour Jeunesse Emploi

Centre-Sud/Plateau Mont-Royal/Mile-End

Service d'accueil et d'information sur le marché de l'emploi pour les jeunes de 16 à 35 ans habitant dans ces quartiers

Services d'orientation

En collaboration avec CODEM, des services d'orientation scolaire et professionnelle sous forme de rencontres individuelles.

Pour qui?

Jeunes travaillant à temps plein et ne pouvant déboursier pour des services privés.

Jeunes voulant faire une démarche d'orientation scolaire.

Comment s'inscrire?

En rencontrant un conseiller du Carrefour Jeunesse Emploi qui fera une évaluation de vos besoins.

Méthode de recherche d'emploi

En collaboration avec Travail sans frontières, des séances d'information:

- Organisation et outils de recherche d'emploi
- Rédaction du curriculum vitae
- Préparation à l'entrevue
- Simulation d'entrevue

Pour qui?

Jeunes étudiants se cherchant un emploi à temps partiel ou ceux qui travaillent à temps plein et qui se cherchent un autre emploi.

Quand?

Tous les samedis de 13 h à 16 h, à partir du 24 janvier.

Toujours s'inscrire une semaine avant le début de chaque activité.

4347, rue de La Roche, coin rue Marie-Anne
1212, rue Ontario Est, coin rue Beaudry

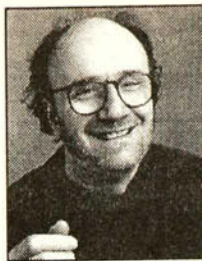
Téléphone
528-6838



Gilles Desjardins

Député de Laurier Sainte-Marie

1001, boul. de Maisonneuve Est, bureau 580,
Montréal (Québec) H2L 4P9
Tél.: (514) 522-1339 Fax: (514) 522-9899



et
COMPTES
du PROF LAUZON

Léo-Paul Lauzon est professeur au département des sciences comptables et titulaire de la Chaire d'études socio-économiques de l'UQAM

Depuis des mois, la population exige un vaste débat public sur la gestion de l'eau au Québec pour éviter de se faire voler une autre de ses ressources naturelles. Le gouvernement Lucien Bouchard Inc. a préféré organiser une sorte de "party d'experts et d'hommes d'affaires" appelé Symposium. La coutume veut qu'on invite, au milieu des opportunistes scientifiques et des affairistes, quelques "illuminés" dans mon genre, pour faire "démocratique".

Mon opposant était un "confrère" de la firme comptable Raymond, Chabot, Martin, Paré (RCMP) répondant au nom de Roger Lachance. Il nous a servi la même poutine idéologique que les autres participants du Symposium: la crise des finances publiques et la mondialisation nous "obligent" à trouver d'autres moyens de financement et à conquérir de nouveaux marchés. Cela nous "oblige" à des partenariats privé-public dans le domaine de l'eau, et patati et patata. Bien entendu, M. Lachance a pris soin de n'avancer aucun chiffre, seulement des idées reçues. Le tout présenté sous le signe de la résignation: «On n'a pas le choix, c'est inévitable. Pourtant, si on se pose la question: «À qui profiterait la privatisation de l'eau?», on réalise que les firmes privées ont tout intérêt à nous présenter leurs discours boiteux comme étant des vérités incontestables, puisque ce sont elles qui empocheraient le magot.

D'entrée de jeu, j'ai dit à M. Lachance que je le trouvais plus "low-profile" que son patron Serge Saucier qui reconnaît ouvertement être intéressé à tout privatiser, des autoroutes aux aqueducs. Ses belles grosses joues roses se sont figées dans un

Gestion des eaux

TITULAIRE DE CHAIR: UN MÉTIER DANGEREUX

sourire constipé. C'est que voyez-vous, il y a une certaine éthique à respecter chez "ces gens là". On doit prendre un ton feutré, "oublier" certains faits le temps d'un exposé;

bref, on doit mentir. Disons que je n'ai pas joué leur "game". J'ai rappelé le fiasco de la privatisation de l'eau en Angleterre, où les citoyens ont dû payer 9,5 milliards \$ pour vendre leurs infrastructures de l'eau! J'ai rappelé les scandales en France où des dirigeants des grandes sociétés de l'eau ont été condamnés à des peines d'emprisonnement et à des amendes. Partout dans le monde, la privatisation de l'eau a entraîné une hausse de son prix pour les citoyens et une diminution de son accessibilité, les compagnies privées ne se gênant pas pour "couper" l'eau à ceux qui n'ont pas les moyens de payer! Sans compter que lors de la privatisation, la pression est forte pour installer des compteurs d'eau dans toutes les résidences et nous faire payer chaque goutte d'eau utilisée. Expliquez-moi où est l'avantage pour le citoyen?

Au milieu de mon exposé, M. Lachance s'est énervé. Il a saisi mon étude sur l'eau en demandant sur un ton hargneux: «Par qui c'est financé ça?» Car pour nos "élites", les études financées par les groupes populaires et les syndicats, c'est de la propagande, alors que les études financées par le secteur privé sont scientifiques. «Votre employeur n'est-il pas le premier contributeur à la caisse du Parti Libéral du Canada?», lui ai-je demandé. «N'avez vous pas eu de gros contrats du fédéral, dont un de 20 millions \$ de l'ACDI en 1997 ?» Il n'a rien répondu... Il est descendu de l'estrade, pour ensuite m'inviter à aller régler notre différend ailleurs. Quand je l'ai vu monter sur ses grands chevaux je me suis dit: «Il agit comme une police déguisée qui cherche la bagarre. Pourtant, RCMP ce n'est qu'une firme comptable...»

Comme dans tout bon film québécois, notre histoire s'est bien terminée. L'assistance a vivement critiqué M. Lachance qui s'est non seulement excusé, mais est remonté sur l'estrade, d'un air piteux et confus, pour dire qu'il se ralliait à ma vision des choses sur plusieurs points et qu'il n'était pas toujours d'accord avec ses patrons. Il a aussi admis que le secteur privé n'a jamais redistribué la richesse, détruisant ainsi le vieux cliché selon lequel enrichir les compagnies privées, c'est enrichir la collectivité. Quand mon nouvel ami m'a versé un verre d'eau, j'ai eu un petit pincement au coeur en pensant que l'objet de notre désaccord nous unissait tout à coup. Snif!

Pour fêter ça, je suis allé manger à mon resto chinois préféré. En lisant mon "fortune cookie", je me suis dit que j'aurais dû inviter mon nouvel ami Lachance. Il aurait pu bénéficier d'un judicieux conseil et s'abreuver à la source de ma sagesse proverbiale: les biscuits chinois. Ce jour-là, le petit mot disait: «Évitez les malentendus par le calme, le sang-froid et l'équilibre.»

Réponses de la page 29

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	L	I	M	P	I	D	I	T	E	A	F	F	U	T	
2	I	N	U	L	E	N	E	U	T	R	E	S	E		
3	E	T	E	I	N	D	R	E	R	A	U	Q	U	E	
4	R	R	S	A	R	I	S	S	E	L	U	S			
5	R	O	T	S	U	H	U	P	P	E	E	O			
6	E	I	R	E	E	P	I	A	R	R	O	B			
7	T	U	R	C	A	R	E	N	A	C	E	E	S		
8	A	C	U	R	E	T	R	E	S	L	I	T			
9	C	R	U	C	I	A	L	O	R	E	I	L	L	E	
10	C	L	O	T	L	S	D	O	D	E	T				
11	O	M	E	T	S	A	P	E	D	E	S	I	R		
12	M	I	N	E	N	T	O	M	Y	E	L	I			
13	P	C	R	U	E	L	L	E	M	C	O	Q			
14	L	I	E	E	L	O	I	G	N	E	R	T	U		
15	T	N	O	S	E	E	O	N	B	U	E	E			

ENVOYEZ VOS COMMENTAIRES AU

Journal L'itinéraire

1907, rue Amherst

Montréal (Québec) H2L 3L7

Téléphone: (514) 597-0238

Télécopieur: (514) 597-1544

E-Mail: itiner@cam.org

Internet



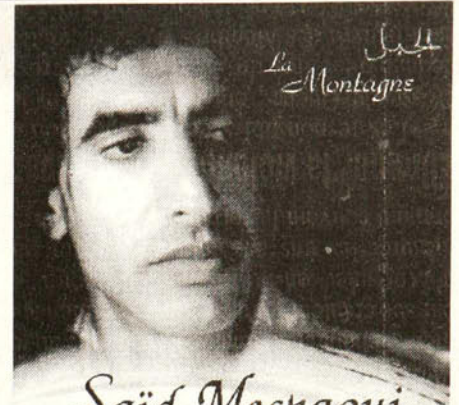
UNE-MUSIQUE CHAUDE POUR LE LONG HIVER QUÉBÉCOIS Saïd Mesnaoui

GINA MAZEROLLE

CAMELOT CARRÉ SAINT-LOUIS
MÉTRO BERRI UOAM SORTIE ST-DENIS

Vous trouvez l'hiver trop froid? Saïd Mesnaoui, un artiste québécois d'origine marocaine, vient de lancer son troisième disque aux rythmes chauds et endiablés. Une musique presque mystique qui prend ses racines dans de vieilles traditions.

«La musique exprime mon désir d'évasion, explique Saïd, ainsi que mon passé et ma tristesse face à la douleur de l'exil. Ma mission, c'est de refléter l'âme marocaine.»



Saïd Mesnaoui

Ce qui différencie l'album des deux premiers, c'est le rythme Gnawa et sa première chanson française, «La Montagne», qui donne également son titre à l'album. «Cette chanson est le symbole de la vie, des mystères du monde, et les tam-tam dans la nuit lancent un appel à la paix», affirme le chanteur. Les paroles ont été écrites par son agente, Diane Leblanc.

Musique traditionnelle

C'est une musique à découvrir, qui fait voyager tout en restant à Montréal. Des chants et des rythmes légendaires hantent son enfance. Des maîtres musi-

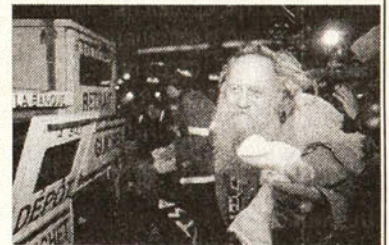
ciens de la transe et de la possession, les Gnawa, lui ont communiqué la technique du HAJHOUI, instrument fort ancien à trois cordes.

Les jeunes de la rue

Aux jeunes de la rue, Saïd offre le conseil suivant: «Les dirigeants ont le contrôle, le gouvernement dirige tout. Si je peux aider quelqu'un, je le fais. La jeunesse doit croire en l'espoir et essayer de vivre avec le système. Une fois que tu as fait ta place, personne va te toucher. Mais il faut surtout faire ses preuves soi-même.»

LA BANQUE À BAS AU MUSÉE D'ART

Le groupe d'Action Terroriste Socialement Acceptable (ATSA), fondé par les artistes Pierre Allard et Annie Roy, avait établi le siège social de la Banque à Bas, le 17 décembre dernier, devant le Musée d'art contemporain. Environ 400 invités et passants, ont pu assister à la spectaculaire arrivée d'une sculpture, «La Banque à Bas», composée de vieux fours remplis de bas destinés à être distribués à des itinérants.



Le Musée d'art contemporain s'est engagé à soutenir l'initiative et à ouvrir ses portes lors d'une soirée spéciale.

Ainsi, le 11 février prochain à 18 heures, toute la population, visiteurs, sans-abri ou amis du Musée, est invitée à célébrer «La Banque à Bas» dans la Rotonde du MAC. La Old Brewery Mission fera le service de traiteur. Le maître de cérémonie, Carlo Alacchi, et ses choristes, «The Diviners», promettent une soirée amicalement terrorisante: au programme, les 20 chanteurs de la Chorale de l'Accueil Bonneau; de la musique actuelle avec Jean Derome (sax), Joanne Héту (voix), Pierre Tanguay (percussion) et Martin Tétréault (scrach); des performances dont «La Mise à rire» de Luc Boisclair et Alexandra Malbranque avec les Tenon/Mortaise; le D.J. Manuel Foglia aux tables tournantes; et des Actions Socialement Inacceptables de Pierre Allard et Annie Roy, ainsi que d'autres invités surprise...

Pour clôturer l'événement, il y aura une mise à mort spectaculaire de la Banque à Bas, et le public pourra se procurer des parts du siège social à prix plus compétitifs que celles du mur de Berlin!

<http://itineraire.educ.infinet.net>

LE CAFÉ CHAOS N'EST PAS ENCORE K.O

GINA MAZEROLLE

CAMELOT CARRÉ SAINT-LOUIS
MÉTRO BERRI UOAM SORTIE ST-DENIS

Le Café CHAOS, situé au 1635-1637 rue St-Denis, a fermé temporairement ses portes à cause d'un problème financier. En fait, «un simple retard sur le paiement du loyer», selon Emmanuelle, la barmaid de jour.

Prévoyant la fermeture imminente du café, M. Pierre Charette a rassemblé des gens pour former une coopérative, dont il est le président. Ensemble, ils ont entrepris des démarches pour obtenir des subventions.

La réouverture a eu lieu le 27 novembre dernier. «Présentement on est en période de financement», déclare Emmanuelle. Le CHAOS continue de produire des spectacles et des soirées avec DJ le lundi et le vendredi. Tous les samedis sont consacrés au folklore.

Le Café CHAOS demande aux gens de lui envoyer des dons afin d'aider cette coopérative de travailleurs et travailleuses. Alors n'hésitez pas à leur venir en aide.

Lundi: New School D.J. et spectacles locaux

Mardi: Jam Session (varié)

Mercredi: Impro et D.J. G. Rhum

Jeudi: Band

Vendredi: Cégep St-Laurent. Soirée danse avec D.J.

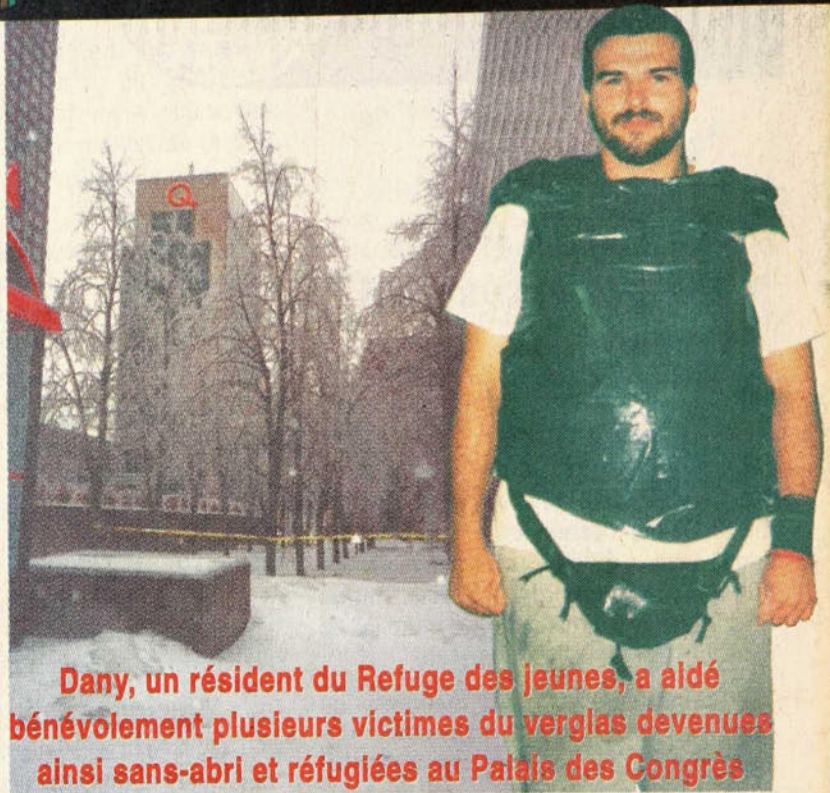
Samedi: Folklore La Grande Virée (Festival de musique traditionnelle)

Dimanche: Groupe

Le Groupe communautaire L'itinéraire Des projets innovateurs pour se sortir de l'itinérance

Lors de la tempête de verglas, plus de deux millions de Québécois et Québécoises ont expérimenté la vie de sans-abri. Ils ont compris combien il est pénible de passer plusieurs jours sans prendre sa douche, de vivre dans un dortoir, dans la promiscuité, de ne pas manger à sa faim, et de vivre de longues heures au froid.

Des milliers d'itinérants, ou de personnes appauvries qui n'ont pas les moyens de payer leurs comptes, vivent cette problématique à longueur d'année. Aidez-nous à leur porter secours en encourageant L'itinéraire. Parce qu'il n'y a rien de plus important que d'avoir la chance de travailler pour se payer ses besoins vitaux tels le gîte, la nourriture... et le chauffage!



Dany, un résident du Refuge des jeunes, a aidé bénévolement plusieurs victimes du verglas devenues ainsi sans-abri et réfugiées au Palais des Congrès



**Contribuez
à la poursuite de
cette oeuvre auprès
des plus démunis
de notre société**

Envoyez vos dons à l'ordre du
Groupe communautaire
L'itinéraire

Nom: _____

Prénom: _____

Adresse: _____

Téléphone: _____

Montant

Je désire recevoir
un reçu d'impôt
(Pour tout montant de 10\$ et plus)
à l'adresse suivante

1907, rue Amherst
Montréal (Québec), H2L 3L7